



FESTIVAL
—
D'AVIGNON
—

PREMIÈRE EN FRANCE

DE MEIDEN

LES BONNES
DE JEAN GENET

KATIE MITCHELL

16 18 | 20
21 JUILLET À 15H
17 JUILLET À 22H

L'AUTRE SCÈNE
DU GRAND-AVIGNON - VEDÈNE



À Avignon, Madame a un drôle de genre

THÉÂTRE Au Festival d'Avignon, on attendait beaucoup des *Bonnes* de Jean Genet dans la mise en scène de Katie Mitchell. Cette inventive Britannique, aussi à l'aise au théâtre qu'à l'opéra, avait signé en 2016 un *Pelleas et Mélisande* d'anthologie au Festival d'Aix. Fine exploratrice des psychologies, elle décortique ici les mécanismes sociaux et les liens pathologiques qui poussent deux sœurs, ici Polonaises, à parodier leur odieuse patronne, et tenter de

l'assassiner. Madame est jouée par un homme, façon créature almodovarienne. Pourquoi pas ? Le travestissement est un ressort de la pièce. Mais la question du genre que Katie Mitchell met en avant semble convenue. Dans un décor au luxe standardisé, le rituel furieux des *Bonnes* laisse un peu froid. J. -M. G. Un rituel. J. VERSWEYVELD ■

Le « In » d'Avignon, cette corrida impitoyable

SCÈNES Portrait de la sélection officielle en trois spectacles contrastés

- Israël Galván provoque la polémique avec « La Fiesta » dans la Cour d'Honneur.
- Chahuté un jour, salué celui d'après, le danseur et son flamenco revisités illustrent la dure loi du « In ».
- On ne se produit pas impunément au Palais des Papes. Katie Mitchell, elle, joue la sécurité avec « De Meiden ».

CRITIQUE

AVIGNON

DE NOTRE ENVOYÉE SPÉCIALE

Les corridas, on imagine que ça le connaît. Venu de Séville, Israël Galván a dû en tout cas sentir la solitude du toréador avant d'entrer dans l'arène quand, mardi soir, c'est le public de la Cour d'Honneur qui avait des allures de taureau – de toro bravo même – excité par l'odeur du sang encore prégnante dans l'air après les huées et autres chahuts de la représentation de la veille. Le public d'Avignon est ainsi fait, intolérant aux maladresses et prompt, dès qu'il est désarçonné, à jouer des coups de cornes.

Le public d'Avignon est ainsi fait, intolérant aux maladresses et prompt à jouer des coups de corne

Les spectateurs auraient pourtant dû savoir que le danseur espagnol n'a pas l'habitude de tomber dans les clichés du flamenco avec ses robes à pois et ses chemises à volants. Avec *La Fiesta*, le chorégraphe transcende le folklore en une « after party » sauvage, débridée, entre solitude mélancolique et érotisme ambivalent. Ce que montre Galván, ce n'est pas la foule en fête mais ce qui suit, quand les musiciens et les danseurs déposent les armes pour se laisser aller à des éclats de flamenco primitif, brutal.

Parce qu'en tant qu'accompagnant ses parents danseurs au fil des *tablaos* et des *ferias*, il a vécu ces atmosphères enivrées, où la solitude des êtres transparaît derrière les excès, il en recompose l'ambiance, rapatriant quelques estrades de bois au pied des murs imposants de la Cour d'Honneur. Tous les composants du flamenco traditionnel sont là – guitare espagnole, danseurs, *palmeros* (percussions de mains), chanteuse gitane, chaussures à talons, coups de menton pleins de défi, poignets hyperlaxés – mais déstructurés dans un ensemble rock, voire expérimental.



Israël Galván.

© ANNETTE HAUSCHILD

Israël Galván lui-même débarque dans un flamenco désarticulé, reptilien, décu-lotté, accompagné de *palmeros* en survêt d'équipe de foot, et d'un chanteur dont les bruits de bouche et autres plaintes gesticulantes ont dû faire grincer quelques vieilles pierres (on a failli appeler le 112 quand il s'est effondré sur une table avant d'être lynché par une flamenca). Si le souffle endiablé est là, si les instruments de musique hypnotisent, si les tables explosent et se renversent dans des éclats scintillants, les coups de talons révèlent aussi une certaine tristesse, une bravade désespérée face à la mort. Même le côté macho des hidalgos laisse place à des jeux plus ambigus entre hommes. Un peu trop long, le solo final de Galván clôturé un spectacle déroutant, mystérieux, qui fait surgir des passions ancestrales, plus bestiales que romantiques.

Le public de la Chartreuse à Ville-neuve-lès-Avignon était moins démonstratif dans sa désapprobation mais son accueil était franchement glacial face à *The last king of Kakfontein* de Boyzie Cekwana. Pour évoquer les populistes de notre temps, le Sud-Africain se perd dans un spectacle paresseux, qui remixe

des citations de Trump ou de Jacob Zuma comme un emplâtre sur une jambe de bois. Un tel vide dans le propos, une telle fainéantise dans la forme méritait bien plus l'ire des spectateurs que la fin de fête chaotique de Galván. Autre lieu, autres mœurs peut-être. Versatile, bourgeois, poseur, gardien autoproclamé du bon goût, le public du In veut en avoir pour son argent. C'est peut-être ce qu'a compris Katie Mitchell en proposant une version très conforme des *Bonnes* de Jean Genet dans *De Meiden* à Vedène. Décors hyperréalistes, texte dense, jeu classique et excellent, avec ce qu'il faut de sulfureux dans l'adaptation (un travesti dans le rôle de Madame), la pièce fait un sans-faute mais sans surprendre. L'artiste britannique a transposé l'histoire de Genet, et ses protagonistes des années 40, à notre époque où ce sont plutôt des domestiques polonaises, sous-payées et maltraitées, qui tentent de se révolter et faire mentir leur condition sociale. Ce lien avec l'actualité donne un peu de relief à cette mise en scène mais ne révolutionne pas le théâtre. Voilà au moins une création qui ne fera hurler personne. ■

CATHERINE MAKEREEL

La Fiesta jusqu'au 23/7 au Palais des Papes.
The last king of Kakfontein jusqu'au 23/7 à la Chartreuse. *De Meiden* jusqu'au 21/7 à Vedène. Dans le « In » du [Festival d'Avignon](#).

TÉLÉVISION

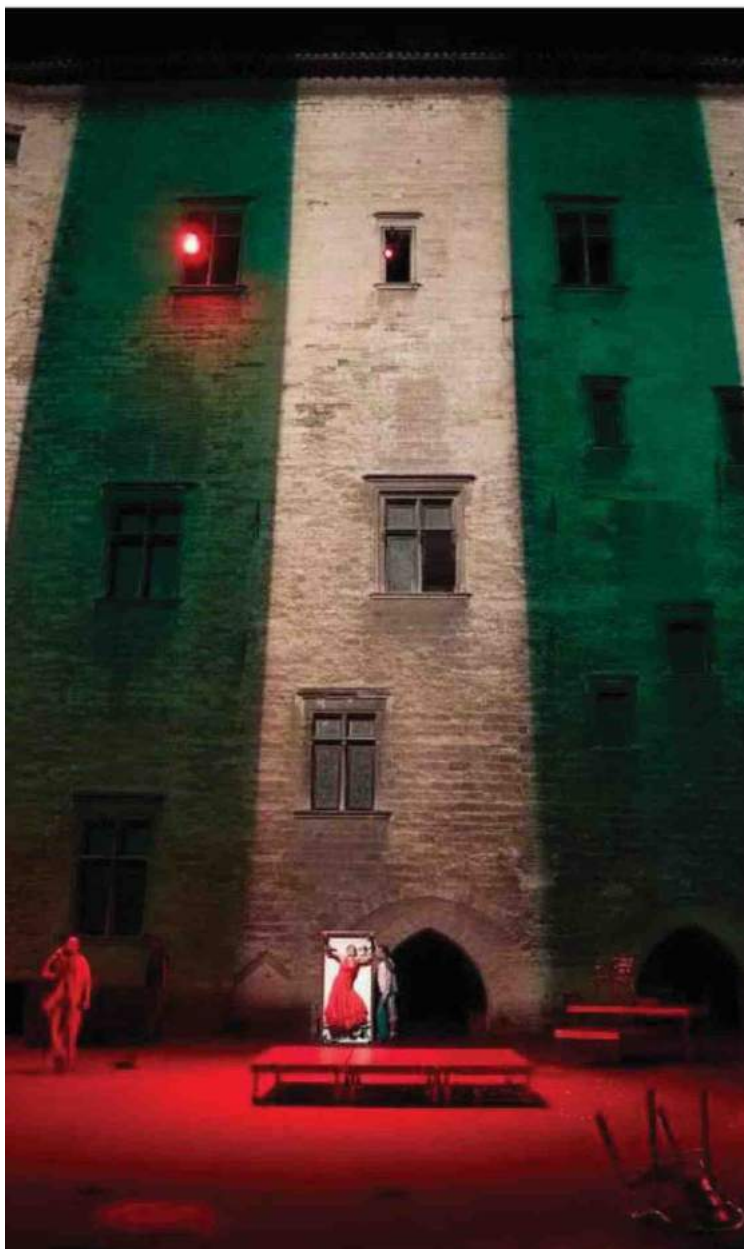


© RTBF

La RTBF se sent « In the mood for Avignon »

Comme nous l'écrivions dans nos éditions précédentes, les Belges investissent en nombre la Cité des Papes en juillet. Preuve supplémentaire que le festival fascine notre communauté francophone, la RTBF s'est donné pour mission d'illustrer quotidiennement les « must » du In. *In the mood for Avignon*, c'est une capsule de trois minutes diffusée chaque jour sur La Trois et sur Internet pour aller à la rencontre d'Olivier Py, directeur du In, ou encore d'Israël Galván (lire notre article ci-contre), Tiago Rodrigues, Guy Cassiers, Jeanne Balibar, Lemi Ponifasio, Satoshi Myagi, et bien d'autres artistes phares de cette édition. Étonnamment, la RTBF est désormais la seule télé francophone à suivre le festival quotidiennement. « Les télé françaises étaient toutes là dans les premiers jours, mais nous sommes les seuls à couvrir l'événement sur la durée, sourit Carine Bratzlavsky, productrice de l'émission. Des chaînes comme Arte ou France 2 sont épatées de voir que les Belges sont à ce point présents ici. » Pour accomplir ces 21 capsules, *In the mood for Avignon* dispose pourtant d'un budget minimal. « Quand j'ai annoncé le budget total, les Français ont cru que c'était par émission. » Petit budget mais riches personnalités avec, à la présentation, Sylvia Botella et son acolyte, Dominique Bela qui, il y a quelques mois encore, était sans-papiers, réfugié en Belgique. Après avoir témoigné dans le spectacle *Ceux que j'ai rencontrés ne m'ont peut-être pas vu* du Nimis Groupe, ce journaliste camerounais, exilé politique, continue là une trajectoire hors du commun.

C.M.A.



Avec « La Fiesta », Israël Galván transcende le folklore en une « after party » sauvage, débridée, entre solitude mélancolique et érotisme ambivalent. © CHRISTOPHE RAYNAUD DE LAZE



critique

sœurs de sang

Les fameuses *Bonnes* de Jean Genet, déplacées dans un Amsterdam contemporain, sont désormais polonaises, mais toujours aussi exploitées et criminelles. La metteuse en scène anglaise **Katie Mitchell** dénonce les situations précaires édictées par le patriarcat dont sont victimes nombre de femmes.

Personne n'a oublié la polémique née en 2005 avec l'annonce de l'entrée en vigueur de la directive dite "Bolkestein", du nom de son rapporteur à la Commission européenne. A l'époque, chacun se répandait dans les médias sur l'existence d'un hypothétique "plombier polonais" qui avait désormais le droit de proposer ses services dans toute l'Union européenne aux conditions de salaire en vigueur dans son pays. Montant *Les Bonnes* de Jean Genet, Katie Mitchell a décidé de revisiter ce dossier dans la version "personnel de maison" en attribuant à ses bonnes la nationalité polonaise.

Mais qu'on ne s'y trompe pas, le choix de la metteuse en scène anglaise ne

s'inscrit en aucune manière dans la perspective d'une dénonciation populiste et revancharde prétendant que ces bonnes seraient venues en Hollande, puisqu'il s'agit d'une production de la troupe du Toneelgroep Amsterdam, pour voler le pain des travailleurs locaux. Faisant l'hypothèse que ces deux femmes sont des personnes déplacées privées de leurs droits sociaux fondamentaux, Mitchell se propose de dénoncer les situations dans lesquelles nombre de femmes de par le monde se retrouvent coupées de leur famille, enfermées, sous-payées, soumises à la toute-puissance et aux caprices de leurs employeurs dans un rapport de dépendance proche de l'esclavage.

Faut-il rappeler que la pièce de Jean Genet fait écho à un fait-divers s'étant déroulé au Mans en 1933 et qui défraya la chronique judiciaire. Une énigme, quant aux raisons pour lesquelles deux bonnes, les sœurs Papin, s'étaient un soir acharnées sur "Madame", la femme de leur employeur, et "Mademoiselle", sa fille. Un crime aussi sanglant qu'atroce, dont elles furent incapables de justifier les motifs et qui inspira bien des années plus tard à Jacques Lacan son étude, *Motifs du crime paranoïaque : le double crime des sœurs Papin*.

Réunissant l'esclavage contemporain, l'histoire policière et le crime paranoïaque comme un faisceau de pistes convergentes,



De Meiden se réclame comme la somme d'une exégèse apte à autoriser une relecture contemporaine du huis clos dramatique imaginé en 1947 par Jean Genet. Dans la pièce, les deux sœurs se nomment Claire et Solange, l'une prend le rôle de Madame, l'autre joue la servante, et elles profitent de l'absence des maîtres de la maison pour répéter sans cesse la scène d'un crime qu'elles ont programmé à la seconde près. Elles commencent par écrire une fausse lettre de dénonciation pour se débarrasser de Monsieur, en envoyant l'amant de leur patronne faire un tour en prison. Puis, elles tentent d'en finir avec Madame, mais il ne s'agit pas d'un crime de sang.

Jean Genet visant un autre but que le trash du grand-guignol, c'est en tentant d'inciter Madame à boire une tasse

de tilleul empoisonnée que les bonnes sont censées atteindre leur but. Las, celle-ci ne boira pas le tilleul car il est froid. C'est au final Claire qui après le départ de Madame et dans un dernier cérémonial d'identification, va mettre fin à ses jours en avalant le breuvage.

Ultime préambule pour préciser les enjeux de la mise en scène : la féministe Katie Mitchell ne pouvait se résoudre à défendre l'idée que sa thèse d'une bouffée délirante produite par une exploitation hors norme de l'homme par l'homme puisse avoir pour cadre une pièce se jouant entre trois femmes. Voilà pourquoi elle transforme la figure de Madame en un rôle travesti qu'incarne avec une tranchante violence le magnifique Thomas Cammaert. Il domine de deux têtes ses partenaires et paraît idéal dans ce jeu sadique du chat cruel dominant deux souris apeurées.

Autre parti pris à l'efficacité psychologique redoutable, le fait que Marieke Heebink et Chris Nietvelt, ses deux formidables partenaires, ne s'expriment face à lui qu'en néerlandais, rajoute à leur soumission, alors qu'elles se parlent en polonais dès qu'elles se retrouvent seules et ruminent leur forfait.

Cadrant la modernité glaciale d'un appartement aux allures de suite luxueuse dans un hôtel design, Katie Mitchell n'explique rien de la construction secrète de son scénario proliférant. Faisant confiance au théâtre, elle tire Genet vers un minimalisme troublant, âpre et lisse en apparence comme le réel qu'elle dénonce. **Patrick Sourd**

DE MEIDEN (LES BONNES)

de Jean Genet, mise en scène Katie Mitchell.
Spectacle en néerlandais et polonais surtitré en français
du 16 au 21 juillet à 15 h, le 17 à 22 h (relâche le 19),
l'Autre Scène du Grand-Avignon, à Vedène

► Katie Mitchell revisite le trio infernal des "Bonnes"

Nul besoin de déshabiller ou de faire vociférer les acteurs pour traduire l'érotisme et la violence : Katie Mitchell offre un magistral moment de théâtre avec "De Meiden" ("Les Bonnes"), créée à Amsterdam. Elle fait merveilleusement résonner le texte de Jean Genet malgré la barrière de la traduction, et l'actualise avec subtilité en mêlant deux langues : le Polonais - la langue des dominés payés au lance-pierre -, et le Néerlandais, la langue de la classe bourgeoise, qui emploie du personnel de maison immigré.

Jusqu'au 21 juillet à 15h l'Autre scène du Grand Avignon.





« Les Bonnes », de Jean Genet, passées à la moulinette de la modernité

Au Festival d'Avignon, la metteuse en scène britannique Katie Mitchell réécrit la pièce et la noie sous les poncifs

THÉÂTRE

AVIGNON, envoyée spéciale

Il y a des spectacles qui représentent une prétendue « modernité » d'aujourd'hui et peuvent, pour cette raison même, aller de festival en festival. Ils ne feront de mal nulle part. Ni de bien. Et seront vite oubliés. *Les Bonnes* entrent dans cette catégorie. C'est une création de la Britannique Katie Mitchell, qui a travaillé avec des acteurs du Toneelgroep d'Amsterdam. Elle réunit tous les travers de la « modernité ».

Le premier tient au texte. Dans le programme du spectacle, il est écrit qu'il est « de » Jean Genet. « D'après » Jean Genet eût été plus juste, car Katie Mitchell prend beaucoup de libertés avec la pièce, qu'elle réécrit en partie, dans un langage commun. Ce faisant, elle nous prive d'un style admirable, difficilement dissociable du propos : un jeu de rôle vertigineux sur la domination, le désir d'ordre et le fantasme du meurtre, à travers les relations entre deux domestiques et leur très riche patronne.

Second point : Katie Mitchell transpose la pièce aujourd'hui, à Amsterdam. Pour la metteuse en scène, Claire et Solange, les sœurs, sont des émigrées venues de Pologne, des exploitées dans l'Europe d'aujourd'hui – voilà pour l'intention bien-pensante. Claire et Solange parlent entre elles leur langue maternelle, et passent au néerlandais quand elles sont avec Madame, qui n'est pas une femme, mais un travesti.

Une Madame d'un bon 1,80 m

Rien de nouveau sous le soleil. Madame a déjà été jouée par un travesti (ou même les deux sœurs). La nouveauté, c'est la justification de Katie Mitchell : « *La féministe en moi se refusait à raconter l'histoire d'une femme opprimant d'autres femmes* », déclare la metteuse en scène. Les bras vous en tombent, comme tombent les masques des justifications de Katie Mitchell en voyant le spectacle.

Tout se passe dans une grande chambre blanche et luxueuse, avec un dressing, où Katie Mit-

chell déroule ses intentions de mise en scène avec un savoir-faire indéniable. Mais ce savoir-faire ne dérange pas l'esprit du spectateur. Habillages, déshabillages, jets de mots empreints d'une psychologie à des années-lumière du strip-tease macabre de Jean Genet ; effets appuyés de la domination d'une Madame d'un bon 1,80 m sur des bonnes en blouse Nylon... Même dans la violence, et malgré le talent des trois comédiens, tout est lisse, et tout glisse sur le terrain de cette « modernité » en vogue qui entend refléter la dureté de la société d'aujourd'hui, mais ne fait que la reproduire confortablement. ■

BRIGITTE SALINO

De Meiden (Les Bonnes), de Jean Genet. Mise en scène : Katie Mitchell. Avec Thomas Cammaert, Marieke Heebink, Chris Nietvelt. L'Autre Scène du Grand Avignon, à Vedène. Tél. : 04-90-14-14-14. De 10 € à 19 €. Les 20 et 21, à 15 heures. En néerlandais et polonais surtitré.

Katie Mitchell, bon chic bon genre

Dans sa mise en scène des «Bonnes», la pièce de Jean Genet inspirée de l'affaire des sœurs Papin, l'artiste britannique souligne autant les rapports de classes que les déterminations sexuelles.

Par
ANNE DIATKINE
Envoyée spéciale à Avignon

Le rideau glisse latéralement, c'est le lit qu'on voit en premier, le lit qui trône dans la chambre, avec ces teintes qui signent la distinction : blanc, beige, gris, taupe. Rien de criard chez les personnes de haute extraction. Madame n'est pas là mais quand elle est là, tout indique qu'elle est en mesure de dormir confortablement. Elle a cette compétence qui n'est pas donnée à tout le monde, elle a le temps de rêver, sa vie est vaste, dotée de plusieurs strates.

Puis, on note les bouquets de fleurs blanches, disposés ça et là : au moins cinq, mais il y en aura sans cesse d'avantage, qui viendront s'accumuler dans la chambre. Et le dressing opérationnel, ouvert sur des robes de soirée, suspendues et repassées. Des robes de princesse – une blanche, une à paillette, une rouge, une à motif psychédélique – qui donnent envie de les essayer immédiatement, qui montrent que celle qui les porte sait se faire belle, qu'elle a une existence sociale à l'extérieur de sa chambre à coucher, qu'elle n'est pas recluse entre le huis clos du travail et celui de la maison. Appartenir à une classe supérieure, aujourd'hui, ce serait cela : avoir la possibilité de circuler entre plusieurs vies, aussi aisément que les habits glissent sur leur tringle, et avoir des suspensions lumineuses toutes de la même taille, par exemple, ignorer les fautes de goût. On est tellement occupé à scruter les signes de cet intérieur qui ressemble à une chambre d'hôtel de luxe, qu'on en oublierait presque les deux filles qui se pressent pour mettre à sac la penderie, vite s'emparer d'une

gaine couleur chair, se compresser le ventre, faire jaillir les seins, rajouter du coton dans le soutien-gorge, mettre une perruque – car Madame, bizarrement, possède une multitude de postiches –, se maquiller. Le temps visiblement leur manque. Être une femme consiste d'abord à se déguiser tous les jours, dans l'avalanche de gestes frénétiques où s'édifie le masque de la féminité, en même temps que tout se brique et se salit dans un ballet réglé.

MONSIEUR EMPRISONNÉ

Elles sont donc deux, Solange et Claire, l'une qui pour la «cérémonie» doit revêtir son tablier de boniche, l'autre qui s'apprête en femme du monde. Et pour l'instant, elles se taisent, trop concentrées pour parler : les premières minutes de la mise en scène de Katie Mitchell sont opportunément muettes. Madame va surrir, ou peut-être ●●● ●●● Monsieur? Mais on apprend vite que Monsieur est en prison. Il n'y a donc que Madame, qui peut interrompre l'effraction. Les deux employées de maison – on ne dit plus «bonnes» désormais – s'expriment en polonais, et parfois en néerlandais, la langue de la patronne. Le rituel peut avoir lieu : rejouer Madame qui donne des ordres, Madame qui est abjecte, Madame dont on veut prendre la place, Madame dont on crache en cachette sur le miroir pour le nettoyer – dans l'adaptation cinématographique de Claude Chabrol, on croit se souvenir que c'était dans un flacon de parfum Guerlain qu'Isabelle Huppert ou Sandrine Bonnaire crachaient – et Madame finalement si dépendante, car que ferait-elle sans les bonnes au milieu de son désir d'ordre?

Durant les premières quarante mi-

tend la vraie Madame, celle qui ne va pas manquer d'apparaître, et qui sera confrontée à son meurtre. Mais les domestiques rangent à une vitesse folle quand elles entendent *des pas, et de la lampe rétrovibra chromée* aux interrupteurs, elles ne cessent de briquer l'intérieur déjà aseptisé et sans appartenance à un pays.

VORACITÉ SEXUELLE

La première qualité de la mise en scène de l'artiste britannique Katie Mitchell est de faire regarder la pièce de Jean Genet comme si c'était la première fois. A-t-on déjà eu si peur, notamment, de l'arrivée de la maîtresse de maison? La deuxième est qu'elle ne cherche pas à la simplifier ou la réduire au seul rapport de classes, elle en déploie les multiples tiroirs qui ouvrent sur d'autres tiroirs, son langage baroque et ses situations insensées, comme Monsieur incarcéré, on ne sait pourquoi, et elle en dévoile les questionnements sur le genre et la voracité sexuelle dont souvent les metteurs en scène ne savent quoi faire. Madame comprend très bien ce qui se trame, lorsqu'elle voit tous les bouquets. «C'est un tombeau que vous me préparez.»

Madame s'assoit devant sa coiffeuse, Madame écarte les jambes, Madame est musclée, Madame ressemble à Lou Reed sur la pochette de *Transformer*, l'une des deux bonnes, sur le côté, prend un gant pour lui dégager ce qui l'entrave et qu'elle a dû réprimer pour faire la femme. Pas de vulgarité, non. Juste un geste pratique. Madame est un homme. Ce que met en lumière la mise en scène est que la pièce de Jean Genet traite au moins autant

de la lutte des classes que des déterminations sexuelles, comment y échapper et y retomber.

CAMOMILLE EMPOISONNÉE

Il y a le rythme des gestes, mis parfois sur pause, ou étrangement ralenti notamment lors de l'excellente scène de fin, quand Solange, fausse Madame, répugne à boire la camomille empoisonnée destinée à la patronne. Il y a la musique hypnotique, de film ou d'ascenseur, incessante et métronomique, qui exige du spectateur une certaine vigilance. Il y a le passage étrange du polonais au néerlandais, qui témoigne des capacités d'adaptation extrême du personnel de maison. Et ce qu'il faut néanmoins d'abstraction, pour que le texte de Jean Genet ne soit ni enfermé dans une époque, ni dans une dénonciation qui le démoderait instantanément. La mise en scène de Katie Mitchell laisse une brèche, un espace de rêverie, où s'intercalent des images de rapports de pouvoir d'aujourd'hui, et d'autres qui manifestent le besoin d'échapper à son être. Elle permet surtout aux deux actrices démentes qui jouent Solange et Claire, Marieke Heebink et Chris Nietvelt, ainsi qu'à la fabuleuse Madame interprétée par Thomas Cammaert (comme ceux de la pièce à succès donnée par Simon Stone à Avignon, les acteurs sont ceux du Toneelgroep d'Amsterdam), de déployer tout leur talent. ◆

DE MEIDEN, m.s. Katie Mitchell
 Jusqu'au 21 juillet.



À l'encre de la nuit et pour notamment de l'œuvre de la multilingue de madame ?
 PHOTO: MARCEL PETERS
 THEATRE DE LA MAISON



«Il faut distinguer distribution à contre-genre et à contre-sexe»

En faisant jouer le rôle de «Madame» à un homme, Katie Mitchell s'inscrit dans une tradition théâtrale plus complexe qu'il n'y paraît.

Ainsi donc, «Madame» ressemble à Lou Reed sur la pochette de *Transformer* (lire ci-contre). Comme dans la mise en scène de la même pièce par l'Argentin Alfredo Arias en 2001, «Madame» est un homme travesti en femme. Libre à nous de voir essentiellement dans ce jeu de distribution une manière de souligner le sujet souterrain des *Bonnes*: l'obsession de se glisser dans le peau d'un autre. Mais Katie Mitchell, elle, aurait adoré qu'on y lise un discours politique "réactualisé": «Dans notre lecture de la pièce, expliquait-elle à l'équipe du Festival d'Avignon, les bonnes sont opprimées par une société patriarcale parce que nous nous sommes défaites de l'idée d'une domination de femmes par une autre femme.» Soit. Qu'elle que soit l'interprétation privilégiée, le rôle travesti est bien ici un choix dramaturgique. Et c'est loin d'être toujours le cas lorsqu'un homme joue un rôle de femme ou vice-versa. Car en effet, suffit-il que le sexe de l'acteur soit différent de celui du personnage pour sortir de la tradition d'interprétation du rôle? Qui dit rôle travesti dit-il forcément subversion des genres? «Il faut (en fait) distinguer distribution à contre-genre et distribution à contre-sexe, rappelle Camille Khoury dans la thèse qu'elle a consacrée à la figure du travesti dans le théâtre du XIX^e siècle. *Tandis que le contre-sexe ferait partie des écarts acceptables par convention, une distribution à contre-genre, quant à elle, impliquerait que le genre de l'acteur influence la réception du genre du personnage.*» Rappelons donc

que si le travestissement, dans le système de distribution des rôles, semble indissociable de l'histoire même du théâtre (les femmes étaient jouées par des hommes dans la Grèce antique), celui-ci a mis du temps à s'affirmer comme un discours possible sur l'œuvre. L'universitaire rappelle ainsi que, pendant longtemps, des rôles spécifiques étaient par exemple réservés au travestissement féminin dans le système des emplois: les adolescents (pour l'ingénuité) et les amoureux (pour sauver ce que certaines situations pourraient présenter d'un peu dangereux à la scène). Rien d'incohérent dans ce cas – en tout cas dans la pensée de l'époque – avec l'interprétation de ces personnages. Il faut en fait attendre Sarah Bernhardt pour observer la première distribution à contre-genre. Les rôles masculins dans lesquels s'est illustrée l'actrice (*Hamlet*, *Lorenzaccio*, *l'Aiglon*) ne sont ni des rôles d'enfants ni d'amoureux passionnés, mais des rôles titres. «Si Sarah Bernhardt s'empare de ces rôles, ce n'est pas pour démontrer que son talent lui permet d'abolir les limites de l'emploi [...], poursuit Camille Khoury. C'est sur un argument dramaturgique qu'elle justifie le choix d'interpréter ces personnages, et un argument a fortiori lié au genre. Pour l'actrice, ces trois personnages sont bien des hommes, mais dévirilisés [...]. L'interprétation de ces personnages [met] en avant la performativité du genre qui sera conceptualisée par Judith Butler presque un siècle plus tard.» Et fera l'objet, dans les dramaturgies contemporaines, d'expérimentations incessantes – a contrario des jeux sur la couleur de peau (un terrain particulièrement miné, en France plus qu'ailleurs) qui sont restés soit dramaturgiquement neutres, soit majoritairement inexistants.

ÈVE BEAUVALLET
Envoyée spéciale à Avignon



ON A VU

"De Meiden" : Jean Genet plus rageur que jamais

Katie Mitchell revisite le trio infernal des "Bonnes" à Avignon. Vertigineux

Marie-Ève Barbier

ul besoin de déshabiller ou de faire vociférer les acteurs pour traduire l'érotisme et la violence : Katie Mitchell offre un magistral moment de théâtre avec *De Meiden* ("Les Bonnes"). La metteur en scène britannique fait merveilleusement résonner le texte de Jean Genet, malgré la barrière de la traduction. La pièce, créée à Amsterdam, est en effet jouée en néerlandais et en polonais. Cette vision du classique de Genet par un oeil étranger porte à la fois sa dimension marxiste et politique (l'oppression des pauvres par les classes privilégiées) et sa dimension sensuelle, le pari est donc gagné. Solange et Claire, les deux bonnes, sont incarnées par Chris Nietvelt et Marieke Heebink, Madame par Thomas Cammaert. Lorsque cette dernière sort le soir, les deux soeurs se livrent à leur "cérémonie" : Claire revêt les robes de soirée et manteau de vison de Madame, rejoue les rapports sadiques de domination et d'humiliation qui la lient à ses domestiques - "*elle nous aime*

comme elle aime ses fauteuils et encore, ou comme son bidet en faïence rose", lance Solange. La violence verbale aboutit logiquement, chez Katie Mitchell, à la violence physique, Madame ne ménageant pas ses coups. Katie Mitchell actualise la pièce avec subtilité en mêlant deux langues : le Polonais - la langue des dominés payés au lance-pierre -, et le Néerlandais, la langue de la classe bourgeoise. Elle donne ainsi une dimension contemporaine au texte. À l'époque de Genet, on manie moins les euphémismes qu'aujourd'hui : on parle de bonne et non de personnel de maison. Cette crudité du terme nous ramène brutalement à la réalité de la domination qui, elle existe toujours, est subie par le personnel immigré payé au "noir". Des objets quotidiens d'aujourd'hui (téléphone portable) se mêlent à des objets désuets, qui en réfèrent au fait divers des soeurs Papin du début du XXe siècle qui inspira Genet. Le nouage du corset durant la séance d'habillage est hautement théâtral et

esthétique, dans la proximité des corps qu'il implique, la violence du geste et la souffrance ressentie : un instant, les rapports sont inversés entre maîtresse et domestique. Autre innovation, le personnage de Madame est totalement réinventé en travesti, incarné par Thomas Cammaert, superbe androgyne, drapé dans sa solitude et son mépris. Cette innovation peut sembler gratuite par rapport aux *Bonnes*, mais s'avère cohérente par rapport à l'ensemble de l'oeuvre de Genet, rejoignant ses interrogations et ses obsessions sur le genre. Thomas Cammaert est une Madame, délicieusement ambivalente. Les 18, 20, 21 juillet à 15h et le 17 juillet à 22h à Vedène. festival-avignon.com ■

L'AUTRE SCÈNE/VEDÈNE "LES BONNES" DE GENET VUES PAR KATIE MITCHELL

“De Meiden” : un rythme soutenu, de beaux effets, mais...

Katie Mitchell avec sa version de la pièce “Les Bonnes” (“De Meiden”) de Jean Genet signe une mise en scène, esthétique, contemporaine mais peu novatrice. Ce que l'on retiendra surtout et ce qui frappe le plus, c'est avant toute la lucidité du traitement, des différents contextes sociaux, le pouvoir de domination des riches sur les pauvres, l'humiliation, l'asservissement tels qu'ils existent aujourd'hui, du côté d'une certaine classe, celle qui exulte de jouissance à la simple idée de domination sur l'être humain en le réduisant à la fonction de n'être qu'un objet, si possible le sien et de le dominer. Conduisant ainsi les petites gens vers un chemin de

destruction irréversible. Pour la scénographie, elle est parfaite, dégoulinante de modernisme, de sophistication tel que le veut la tradition des appartements de la très haute bourgeoisie.

Solange et Claire y évolueront tout au long de la pièce en maîtresses des lieux et donneront l'impression d'être tout à fait chez elles ainsi que Madame qui est Monsieur. Un rythme soutenu, de beaux effets de lumières et pourtant malgré tous ces éléments, il manque quelque chose dans les tripes. Le public applaudit l'ensemble mais n'en ressort pas bouleversé.

“De Meiden” (“Les Bonnes”) à L'Autre scène à Vedène. Les 18, 20,

21 juillet à 15h. Le 17 à 22h.
Spectacle en néerlandais et polonais surtitré en français. Durée : 1h45.



RENCONTRE AVEC KATIE MITCHELL ELLE PROPOSE “DE MEIDEN” (“LES BONNES” DE GENET) À L’AUTRE SCÈNE À VEDÈNE JUSQU’AU 21 JUILLET

« C’est une pièce sur le pouvoir, l’amour, l’identité »

Quelle place occupe l’écriture de Jean Genet dans votre vie ?

J’ai travaillé sur “Les Bonnes” de Genet dans les années 1990, et j’ai lu beaucoup de ses pièces y compris ses romans : “Notre Dame des fleurs”, “Le Miracle de la rose” et “Pompes funèbres”. Ce que j’ai le plus apprécié, c’est la combinaison socio-politique et le lyrisme du récit.

Pourquoi avez-vous choisi “Les Bonnes” ?

Revenir à cette pièce maintenant correspond plus à une recherche que j’ai menée pour répondre à des questions sur l’immigration. Quand j’ai relu la pièce, j’ai pensé que cette pièce avait vraiment ce potentiel.

Qu’est-ce que cette pièce représente pour vous ?

C’est une pièce sur le pouvoir, l’amour et l’identité. Genet explore la relation de pouvoir, de l’intérieur, entre Madame et les bonnes, mais aussi entre les bonnes elles-mêmes par le jeu auquel elles se livrent. Il explore l’amour de la relation de madame avec monsieur et mène une enquête sur l’identité profonde les fantasmes romantiques des bonnes sur monsieur...

Est-ce que cela est en relation directe avec le contexte politique et social actuel de l’Europe ?

Les trois thèmes sont tous très connexes au contexte politique et

social actuel en Europe. L’idée de deux sœurs qui n’ont pas accès au pouvoir économique, pas de droits sociaux et l’entrée des migrants dans notre société, c’est similaire à la situation des bonnes (..)

Pourquoi vos “Bonnes” sont-elles des Polonaises ?

La communauté polonaise est très présente au Royaume- uni et ce dans beaucoup de secteurs notamment le bâtiment, le travail agricole saisonnier, beaucoup de maisons ont des employées polonaises avec un faible statut. Les conséquences du Brexit sont très claires et beaucoup de Polonais subissent un racisme extrême [...] Je suis intéressée par ce qui ce fait et comment avancer dans une société libérale qui est paralysée.

Comment avez-vous conçu votre scénographie ?

Nous avons décidé de régler l’action dans le monde contemporain, celui d’un appartement moderne à Amsterdam, d’une grande beauté, impeccable, blanc presque sanitaire et un contraste entre la chambre blanche/les vêtements, chaussures et bijoux.

“De Meiden” (“Les Bonnes”), à

L’Autre scène du Grand-Avignon-Vedène. Les 16, 18, 20, 21 juillet, à 15h. Le 17 à 22h. En néerlandais et polonais surtitré en

français. Durée : 1h45.

bio express

Des mises en scène... et des prix..

Née le 23 septembre 1964.

Après des études de littérature anglaise au Magdalen College d’Oxford, elle débute sa carrière d’assistante et de metteur en scène à la Royal Shakespeare compagny.

o Fin des années 80, elle crée sa Cie “Classics on a Shoestring” ; ses mises en scènes de “Arden of Faversham” et “Les Troyennes” remportent les prix Time Out. Pour Les Phéniciennes (1996) elle reçoit L’Evening Standard du meilleur metteur en scène.

o Festival In : en 2011 “Christine d’après Mademoiselle Julie” et “Die Ringe des Saturn” (2012) ; “Voyage à travers la nuit” (2013)





Le nouveau visage de l'exploitation

Recomposant le trio des *Bonnes* de Genet, la féministe Katie Mitchell distribue le rôle de Madame à un homme et fait des bonnes des travailleuses déplacées.

Personne n'a oublié l'existence du "plombier polonais" ayant le droit de proposer ses services dans toute l'Union européenne. Montant *Les Bonnes* de Jean Genet, Katie Mitchell revisite ce dossier dans la version "personnel de maison" et attribue à ses bonnes la nationalité polonaise. Faisant l'hypothèse de deux femmes privées de leurs droits sociaux fondamentaux, Katie Mitchell dénonce la situation vécue par de nombreuses employées de maison se retrouvant coupées de leurs liens familiaux, enfermées, sous-payées et soumises aux caprices de leurs employeurs dans un rapport de dépendance proche de l'asservissement total. Réunissant l'esclavage contemporain et l'histoire policière d'un crime paranoïaque comme un faisceau de pistes convergentes, *De Meiden* se revendique d'une relecture au présent du huis clos imaginé en 1947 par Jean Genet.

Ultime préambule pour préciser les enjeux de la mise en scène : la féministe Katie Mitchell ne pouvait se résoudre à défendre l'idée qu'une exploitation hors norme de l'homme par l'homme puisse avoir pour cadre une pièce

se jouant entre trois femmes, elle transforme la figure de Madame en un rôle travesti.

A ce jeu sadique du chat cruel et des deux souris apeurées, le magnifique Thomas Cammaert les domine de deux têtes. Autre parti pris à l'efficacité psychologique redoutable, le fait que Marieke Heebinck et Chris Nietvelt, ses deux formidables partenaires, ne s'expriment face à lui qu'en néerlandais rajoute à leur soumission, alors qu'elles se parlent en polonais dès qu'elles se retrouvent seules et ruminent leur forfait.

Cadrant la modernité glaciale d'un appartement aux allures de suite luxueuse, Katie Mitchell n'explique rien de la construction secrète de son scénario proliférant. Faisant confiance au théâtre, elle tire Genet vers un minimalisme troublant, âpre et lisse en apparence comme le réel qu'elle dénonce. **P. S.**

De Meiden (Les Bonnes)

de Jean Genet, mise en scène Katie Mitchell (en néerlandais et polonais surtitré en français), du 16 au 21 juillet à 15h, le 17 à 22h (relâche le 19), [Festival d'Avignon](#), L'Autre Scène du Grand-Avignon-Vedène



Jim Veenendaal



DU 16 AU 21 JUILLET

“Les Bonnes”, version Katie Mitchell

La metteuse en scène britannique livre une vision inattendue du texte de Jean Genet
Katie Mitchell s'est emparée de l'oeuvre de Genet pour la transposer au XXIe siècle avec des Bonnes polonaises émigrées économiques sous-payées. Une "Madame" ambivalente campée par un travesti pour soutenir une réflexion sur l'exploitation patriarcale des femmes

"De Meiden" à 15 h et 22 h à l'Autre Scène à Vedène. Durée 1 h 45.

Une "Madame" travestie... Photo Jan Versweiveld ■

ENTRETIEN ► KATIE MITCHELL

L'AUTRE SCÈNE DU GRAND AVIGNON - VEDÈNE
DE JEAN GENET / MISE EN SCÈNE KATIE MITCHELL

DE MEIDEN / LES BONNES

Créée en décembre dernier aux Pays-Bas, la mise en scène des *Bonnes*, de Jean Genet, signée par la Britannique Katie Mitchell avec le Toneelgroep Amsterdam, est reprise dans la Salle de Vedène. Une proposition qui pose la question de l'exploitation et de la discrimination économiques.

Quels sont les aspects des *Bonnes* qui vous ont décidée à mettre en scène, aujourd'hui, cette pièce ?

Katie Mitchell : *Les Bonnes* est une pièce sur le pouvoir, sur la question du genre et sur la représentation. Je me sens très proche des deux premières thématiques, qui sont profondément politiques. Nous sommes à un moment de notre histoire très particulier où la haine raciale et l'intolérance prennent de l'ampleur à travers le monde. La plupart du temps, cette haine est dirigée contre les immigrants qui rejoignent nos sociétés et contre ceux qui vivent dans nos villes. C'est la raison pour laquelle j'ai eu envie de mettre en scène cette pièce de Genet. Parce qu'elle parle de cela de façon extrêmement forte.

Comment vous en êtes-vous emparée ?

K. M. : Dans *Les Bonnes*, deux domestiques sont asservies par leur employeuse, personnage appelé *Madame*. Ces bonnes ressemblent aux travailleuses et travailleurs étrangers qui, aujourd'hui, font le ménage et gardent les enfants pour de nombreuses familles de la classe moyenne européenne. En Grande-Bretagne, par exemple, ce sont les personnes venant de Pologne et plus généralement d'Europe de l'Est qui occupent ces emplois. J'ai transposé la pièce de Genet à notre époque afin de parler de ces travailleurs domestiques du XXI^e siècle.

Pourquoi avoir choisi de confier le rôle de *Madame* à un homme ?

K. M. : Parce que l'autre sujet fondamental de

La metteure en scène
britannique
Katie Mitchell.



© Jan Verschuereveld

la pièce est, pour moi, le thème du genre, que j'ai tenu à explorer de façon différente. J'ai donc décidé de faire de *Madame* un travesti. Ce qui permet d'examiner de quelles façons les représentations de la féminité sont construites par les hommes et, ensuite, de quelles façons ces constructions sont reprises par les femmes. Plutôt que de raconter l'histoire d'une femme qui asservit d'autres femmes, j'ai préféré adapter la question du genre à notre réalité contemporaine. Nous vivons dans une société patriarcale au sein de laquelle la principale oppression, si l'on parle d'économie, est générée par les hommes au détriment des femmes. Nous savons en effet tous qu'à travail égal, de manière systématique, les femmes sont moins payées que les hommes.

DE MEIDEN (LES BONNES)

DRAME

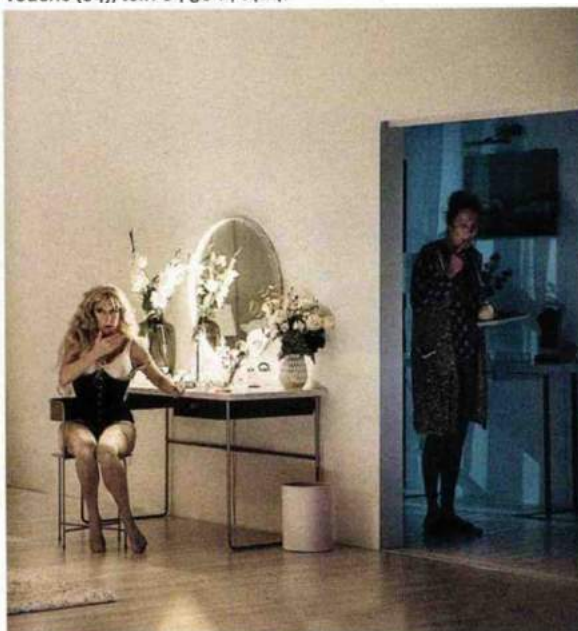
JEAN GENET

Elles sont polonaises. Deux sœurs domestiques et polonaises dans le grand appartement bourgeois d'Amsterdam. Au centre de la scène, la chambre à coucher et son immense lit blanc. A droite une sorte d'entrée. A gauche ce dressing, où les deux vieilles filles aiment à rituellement revêtir les robes de leur maîtresse, à jouer à leur maîtresse – qu'elles haïssent, vénèrent et désirent – dès que s'absente celle-ci. Elles appellent ça « la cérémonie »... Jean Genet – l'auteur de ces *Bonnes* (1947) sans doute inspirées des criminelles sœurs Papin – sait les flamboyants et mortifères paradoxes des hommes et des femmes, leurs fantasmes obscurs, sordides et rédempteurs. Il qualifie sa pièce de « conte » qu'il conviendrait d'interpréter de manière « furtive ».

La Britannique Katie Mitchell, 52 ans, qui a travaillé ici avec le Tonelgroep, que dirige Ivo Van Hove, s'en fiche. Elle va plus méchamment encore que le poète anarchiste dans sa dénonciation de la lutte des classes comme de la manipulation des sexes. Ici la maîtresse est même un luxuriant travesti. Plus terrible encore dans son mépris pour Claire et Solange, parce qu'il est homme et femme mêlés, conjugue patriarcat et matriarcat. Dans le luxe apparemment tranquille où les deux sœurs parlent polonais entre elles – leur langue de réfugiées opprimées –, le spectacle est vénéneux. Perfectionniste extrême – on devine chaque accessoire placé au millimètre, chaque geste orchestré –, Katie Mitchell a exigé des actrices hollandaises qu'elles prononcent parfaitement le polonais et parlent néerlandais dès que débarque Madame-Monsieur. La différence de langage, perceptible comme une musique sorcière, ajoute au rituel de possession-dépossession envers la patronne. Sans les écrans vidéo qu'elle affectionne d'ordinaire, l'ordonnatrice de la cérémonie découpe ici comme en cinémascope un tragique polar politico-métaphysique, sophistiqué et dangereusement incarné, où les rêves et pauvres manigances des bonnes se cognent à l'indifférence lointaine des riches. Et où les bonnes en crèvent.

– **Fabienne Pascaud**

| 1h45 | Mise en scène Katie Mitchell.
Néerlandais surtitré en français. Du 16 au 21 juillet, l'Autre Scène du Grand Avignon, Vedène (84), tél. : 04 90 14 14 14.



Une maîtresse plus vénéreuse encore que l'a voulu Jean Genet.
Merci patronne!



PRESSE WEB

Nos coups de cœur du Festival d'Avignon



d'Avignon se mêlant à celui des amoureux du théâtre. Le cru 2017 orchestré par Olivier Py nous laisse encore au cœur des souvenirs inaltérables. Voici nos 3 coups de cœur que vous pourrez voir à Paris et ailleurs...

THE GREAT TAMER de Dimitris Papaioannou

Le chorégraphe grec nous livre ici une fresque fabuleuse sur l'existence humaine : naissance, mort, quêtes, création, innovation, rêves, illusions, désespoir, absurdité, amour, tout y est. Dans un décor mouvant que les 10 danseurs explorent, creusent, cassent, reconstruisent, bouleversent et rétablissent, ils jouent notre existence mentale et intérieure dans une poésie saisissante. « Il s'agit de parler de l'identité du passé, de l'héritage et de l'intériorité » explique Dimitris Papaioannou. Pour cela, il fait appel à tous les grands maîtres (Botticelli, Raphaël, Dali etc.), à tous les arts (classiques, surréalistes, sciences-fictionnels) à tous les genres (peinture, cinéma, cirque), et dresse dans sa fresque de grands tableaux. Des œuvres dans l'œuvre, mise en abîme parfaite où la quête du beau reste le fil tendu de cette grande épopée dansée. Pour parfaire cette toile, on entend les notes parfois électrisées et distendues du Beau Danube Bleu de Strauss, œuvre contemplative qui inspira Kubrick pour son Odyssée de l'espace, et dont on entrevoit également l'influence pour ce Great Tamer. Quand le noir tombe sur cette humanité qui a tenté de dompter pendant 1h30 le temps, l'intime, la mort, le public est bouche bée puis debout. Sûrement le plus beau spectacle de cette édition 2017 ! A voir Au Théâtre de la Villette du 20 au 23 mars 2018 !

DE MEIDEN/ LES BONNES de Jean Genet, Mise en scène de Katie Mitchell

L'artiste britannique Katie Mitchell s'empare de l'univers des célèbres bonnes schizophréniques de Genet en les installant dans une demeure luxueuse d'Amsterdam. Les voici désormais Polonaises au service d'un riche transsexuel, incarnant la Madame. Les bonnes, dans leur cérémonie, jouent toujours à prendre la voix, les vêtements, les manières de cette maîtresse à la fois haïe et désirée. Le rêve d'appartenance à cette classe est d'autant plus impossible qu'elles n'en parlent pas la langue (polonais vs. hollandais), qu'elles n'en maîtrisent pas les codes, et qu'elles ne sont pas des hommes, mêmes travestis. Cette cérémonie morbide jouée et rejouée inlassablement finit par les dévorer. Katie Mitchell fait de ces bonnes non plus des déclassées sociales, mais des immigrées laissées aux portes de l'humanité dont la seule élévation possible peut se faire par la comédie tragique ou la mort. « La pièce est une étude de l'impossibilité de cette classe de travailleurs de changer ou de réaliser quoique ce soit. En ce sens c'est une pièce très sombre » explique la metteuse en scène. Les 3 comédiens – Thomas Cammaert, Marieke Heebink, Chris Nietvelt – livrent ici une formidable performance, avec un jeu cisailé et précis, d'un réalisme rare. Pépite de cette édition 2017,

On attend avec impatience que cette mise en scène soit programmée dans un théâtre !

VAILLE QUE VIVRE, textes de Barbara, avec Juliette Binoche et Alexandre Tharaud

La comédienne Juliette Binoche et le pianiste Alexandre Tharaud se sont retrouvés autour de la figure et des textes emblématiques de la célèbre dame en noir, Barbara. Ils livrent ici un hommage à la chanteuse, poétesse aux vers souvent si sombres, elle qui pourtant se décrivait comme une personne drôle et joyeuse dans l'intimité. On a aimé la voix chaude de Binoche, parfois dissonante, mais avec un charme certain, et le touché de Tharaud toujours aussi exceptionnel. Le pianiste serait-il aussi bon comédien ? Ses interventions comme récitant étaient d'une belle justesse.

Le duo ovationné à Avignon dans cette partition jouée/récitée à deux voix, sera sur la scène de la Philharmonie de Paris le 15 octobre 2017. La Philharmonie qui, pour les 20 ans de la disparition de Barbara, lui consacre également une grande exposition du 13 octobre au 28 janvier 2018. Evènement attendu !

Chloé Salmona

Source : <https://www.radioclassique.fr/magazine/articles/nos-coups-de-coeur-festival-davignon/>

De Meiden (Les Bonnes), de Jean Genet, mise en scène Katie Mitchell, L'autre scène du Grand Avignon – Vedène, Festival d'Avignon In



© Christophe Raynaud de Lage

Katie Mitchell s'attaque à Jean Genet et propose une mise en scène bien ficelée et d'un réalisme stupéfiant.

Le plus beau défi relevé ici c'est bien d'avoir distillé la langue difficile et parfois obscure de Genet pour la rendre aussi limpide que de l'eau de roche. La pièce tombant en permanence dans la « métathéâtralité » et les jeux de rôles, cela ne pouvait pas être aussi évident d'en faire quelque chose de tout à fait clair et accessible. Pourtant c'est bien le cas. Les enjeux sont travaillés dans une précision extrême et tient en haleine le public tout du long. Les deux comédiennes interprétant Solange et Claire, proches du jeu cinématographique par leur réalisme, transpirent la justesse. Leur présence et l'écoute qu'elles partagent au plateau, c'est-à-dire au milieu de ce décor luxueux qu'est la chambre de leur maîtresse, est jubilatoire. Quant au rôle de Madame, on est agréablement surpris de le voir incarné par un homme travesti. L'idée n'est certes pas révolutionnaire – on aura vu bien des mises en scène traiter ce personnage de la sorte – mais elle est ici traitée avec beaucoup de profondeur et de pertinence. Le comédien qui endosse ce rôle est d'ailleurs, tout comme ses partenaires de jeux, redoutable dans son engagement sur scène.

La mise en scène que nous propose Katie Mitchell fait ressortir à merveille le discours politique de Genet. Il est question ici de lutte des classes, d'un combat social dans un monde de caste entre la tyrannie de la richesse et la pauvreté douloureuse dont la rébellion qui bouillonne n'est pas loin d'exploser pour clore cette tragédie. Toute la rage et la colère de l'auteur se fait très entendre ici.

Jean Hostache

Source : <http://unfauteuilpoulorchestre.com/de-meiden-les-bonnes-de-jean-genet-mise-en-scene-katie-mitchell-lautre-scene-du-grand-avignon-vedene-festival-davignon-in/>

The Maids by Jean Genet, directed by Katie Mitchell

Tyranny puts on the new face of modernity

In *The Maids* directed by Katie Mitchell, tyranny puts on a new face. For those who remember the book written by Jean Genet, this new version might be somewhat disturbing. Yet, her work shows both respect for the book and its main universal themes, and her capacity to bring original ideas into a more complex world, giving it a new breath of modernity.

The staging deals with the same themes: domination, the pulse of death and murder in the relationship between the two servants, Solange and Claire, (magnificently played by Marieke Heebink and Chris Nietvelt) and their wealthy, tyrannical mistress. In a clear inversion of roles, when their mistress is away, Solange and Claire play her role, impersonate her, mistreating each other. However, there is a first change: the action takes place nowadays, and in a different place: Amsterdam. Claire and Solange are now two immigrants from Poland. We guess that these exploited underpaid women, living in dire straits, represent the new working class of Europe for Katie Mitchell, in an age of immigration. Some people would call it political correctness.

Besides, the mistress (Thomas Cammaert), is no longer a woman, but a cross-dresser. Through Katie Mitchell's eyes, the play becomes more a reflection about patriarchy than about the domination of some women over others. She explains that she refuses to tell the story of a woman dominating others. Therefore, one must understand that this feminist vision, embodied in *De Maiden*, becomes an incandescent vision of the world in this Avignon festival 2017.

Therein lies the power of the play, it is about the complexity of our world, its ambiguities. There is a fine line between dominant and dominated. Being a cross-dresser is indeed rather closer to the dominant, in our society; but domination in this play is of a social nature. The staging reinforces the domination of the mistress. A cozy all white apartment, a big bed for the mistress; her clothes and jewels on the left, the corridor on the right. We guess life is easy for her. It is also a very cold environment, as if the world had become frozen, out of time, suggested by the light effects and the slow-motion scenes which contrast with the realism of the show. What we have in front of us is not a mirror of the world, but rather the world seen through a magnifying-glass.

Tension gradually builds up as the story unfolds, and is reinforced through the music. The maids plan to kill their mistress and keep rehearsing their "ceremony" where they play her role. But the balance of power is disrupted, and the ground is shrinking beneath their feet. They have tried to get rid of Monsieur by having him thrown into prison, but he has been freed. Time is running out, as suggested by the slow-motion scenes.

This is about the illusion of choice. According to Spinoza, "Men think themselves free, because they are conscious of their volitions and their appetite, and do not think, even in their dreams, of the causes by which they are disposed to wanting and willing, because they are ignorant of [those causes]". Madame never drinks the poisonous herbal tea as if she were aware of what was going on ("this is a tomb" she says during the play, when she sees all the white flowers around her bed), and Mister is free. As the pieces come together as in a puzzle, death appears as the only fate for Claire and Solange. There is no free-will, and the servants are like flies caught in a spider's web. Katie Mitchell shows in this play a great capacity in giving a voice to the weak, those who are doomed to death from the very beginning.

David Pauget

Source : <https://alchimieduverbe.com/2017/07/23/tyranny-puts-on-the-new-face-of-modernity/>

Avignon 2017 : 'De Meiden' ('Les Bonnes') de Jean Genet, m.e.s. Katie Mitchell. Une perversité si chic.

De Katie Mitchell, on a des souvenirs éblouis. Au Festival d'Aix-en-Provence où elle a monté un inoubliable *'Written on skin'* de George Benjamin (2012) ou une *'Pelleas et Mélisande'* de Debussy, sensuel, étrange, féministe. Ici même à Avignon, en 2011, une *'Mlle Julie'* de Strindberg, rebaptisée *'Kristien'*, exposait le point de vue de la servante délaissée. Avec, sur scène, une impressionnante armada de camera/men/women nous proposant en direct le cinéma actif dans le théâtre.

Adaptant *Les Bonnes* de Jean Genet avec des comédien(ne)s du prestigieux Toneelgroep Amsterdam, dirigé par Ivo Van Hove, Katie Mitchell adapte l'œuvre à notre époque et au pays d'accueil, la Hollande. Les bonnes sont donc de malheureuses Polonaises exploitées par une 'Madame' hollandaise qui n'en est pas une : c'est un travesti, énorme athlète efféminé qu'elles singent en son absence. Ce n'est pas la première fois que *Les Bonnes* de Genet sont jouées sur le mode 'interrogation sur le genre', soit que Madame, soit que l'une des bonnes soit un travesti. Ou que les Bonnes sont des "étrangères", des noires, par exemple, rencontrées dans tous les hôtels du monde.

Simplement curieuse nous paraît la justification de Katie Mitchell: " *la féministe en moi se refusait à raconter l'histoire d'une femme opprimant d'autres femmes* ". Un raisonnement un peu 'basique' et militant 'primaire' pour une femme aussi subtile ! Comme si un homme 'efféminé' ne pouvait pas être plus doux avec des 'bonnes' qu'une femme hommasse qui se la joue homme ! Mais ici c'est le pouvoir de l'argent qui compte dans une société contemporaine où les homosexuels ont pignon sur rue. Passons.

Ce qui ressort de l'atmosphère générale c'est une transposition dans le monde hyper-friqué des classes dominantes actuelles: appartement luxueux aux couleurs pastel raffinées, style suite d'un Palace 5****, avec une énorme garde-robe, le terrain de jeu des bonnes qui singent leur " Madame " avec perruques et atours pimpants. Tout en distillant leur haine, elles pratiquent la délation pour faire mettre en prison le Monsieur de la Dame et préparent leurs projets meurtriers (qui finissent en suicide). Surprise : une coupure sur la partie la plus 'mélo', l'étranglement et le meurtre sanglant de Madame, comme si cette action n'entraînait pas dans le projet de Katie Mitchell (trop naturaliste ?) : le rapport des deux bonnes et leur échec suicidaire est plus important que le seul moment de révolte active et violente de la pièce. Une esthétique feutrée, où l'essentiel est le rapport des bonnes entre elles plus qu'à leur maîtresse. Une sorte d'intériorisation du sujet, très joliment mis en couleurs, avec une direction d'actrices subtile et un trio magique : Marieke Heebink (Claire), Chris Nievelt (Solange) et Thomas Cammaert (Madame) sont d'un niveau " Toneelhuis Amsterdam ", avec cette façon de jouer les actions et les sentiments par le corps, la voix et cette denrée rare : la présence évidente. J'avais l'impression d'assister à un opéra sans musique. La maîtrise est bien là, mais il y manque un je ne sais quoi de passion pour en faire une référence

Christian Jade

Source : https://www.rtbf.be/culture/scene/detail_avignon-2017-de-meiden-les-bonnes-de-jean-genet-m-e-s-katie-mitchell-une-perversite-si-chic?id=9665478&utm_source=rtbfculture&utm_campaign=social_share&utm_medium=fb_share

« De Meiden » de Genet, mis en scène par Katie Mitchell à l'Autre Scène du Grand Avignon – Madame est desservie

Une femme parmi les nombreux metteurs en scène hommes programmés à Avignon, Katie Mitchell, propose une mise en scène des *Bonnes* de Genet – dont les trois personnages sont féminins –, à l'Autre Scène du Grand Avignon, à Vedène. Le projet de mettre en scène le texte d'un auteur, de livrer une interprétation d'une pièce de théâtre, est d'une simplicité de plus en plus rare. Alors que les écritures sont florissantes – qu'elles s'inspirent du monde, d'une autre œuvre déjà existante, ou qu'elles naissent d'un travail au plateau – cette démarche que l'on tend à penser traditionnelle fait exception et intrigue. Quelle lecture des *Bonnes* va pouvoir proposer l'artiste britannique, qui s'est déjà livrée à l'exercice de l'adaptation mais indique fermement qu'il s'agit ici du texte de Genet ? Quelles intentions sous-tendent le projet de faire entendre cette œuvre en 2017 ? Les réponses à ces questions sont malheureusement décevantes, le spectacle créé donnant l'impression d'être pris entre un respect du texte à la lettre et des partis-pris qui transplantent l'œuvre dans le monde contemporain pas pleinement assumé.



Le grand plateau de l'Autre Scène a été transformé en intérieur luxueux, offrant au regard une grande chambre à coucher, cernée de part et d'autres d'un dressing et d'une entrée, dont le couloir mène à la cuisine. Le réalisme de la reproduction de cet univers est poussé jusque dans les moindres détails, au point que la scénographie ne s'apparente en rien à un *décor*, un univers de carton-pâte. L'espace créé paraît une citation littérale du réel, un réel emprunté à notre époque et à une certaine frange de la société, la plus riche. Les codes de l'opulence transparaissent dans la pureté des lignes des meubles, la qualité des matériaux et la simplicité de la décoration. Mais d'emblée la menace de mort pèse avec toutes les fleurs qui envahissent le lieu et le transforment en tombeau.

Pour que Madame puisse avoir des bonnes, que le personnage de Genet puisse trouver un équivalent dans notre époque, il fallait de fait creuser l'écart de 1947 qui séparait la classe dominante de la classe inférieure. L'inégalité que laisse entrevoir la seule scénographie est de fait encore plus flagrante que celle qui fonde la pièce de Genet. Une autre indication l'annonçait également, celle du panneau de surtitres qui invite en amont du spectacle à distinguer le néerlandais, en blanc, du polonais, en bleu. Différenciant la langue des maîtres de celle des domestiques, qui resurgit dans l'intimité ou la panique, Katie Mitchell invoque cette réalité contemporaine des travailleurs détachés qui arrivent de Pologne en Europe de

l'Ouest, avec l'espoir d'être mieux payés que dans leur pays, en grande partie comblé car ils coûtent moins cher à employer.

Les bonnes de Genet, Solange et Claire, sont donc des Polonaises qui ont appris le flamand et qui travaillent pour une maîtresse extrêmement riche, qui sniffe de la poudre. C'est donc dans l'espace aseptisé qui lui est réservé qu'elles performant leur rituel. Quand Madame est absente, Claire prend ses habits et joue son rôle, et Solange celui de sa sœur. Leurs travestissements ont pour but de les soulager de la haine qu'elles ressassent pour leur maîtresse – mais aussi pour l'autre, car l'amour dans la haine ne vaut rien, est impur, et pour elles-mêmes, par-dessus tout. Il ne s'agit pas simplement de se purger de son venin par la parole ; leur cure passe également par la profanation des vêtements et du maquillage de Madame, que Claire s'approprie. Une fois les costumes et accessoires en place, Solange règle le réveil qui leur indiquera l'heure de s'arrêter, et commence la confrontation. Claire redit les phrases de Madame, reproduit ses gestes chargés de mépris, avant que Solange ne libère les pulsions qui les habite toutes deux et lui dise les vérités qu'elle refoule. Claire prend plaisir à s'humilier, s'anéantir, tandis que Solange cède à la tentation de tuer – Madame, certes, mais aussi sa sœur.

Sur le plateau de Katie Mitchell, Solange (Chris Nietvelt) s'empresse. Elle court partout pour mettre en place les moindres détails du rituel, propose à Claire (Marieke Heebink), en régisseuse, différentes propositions d'éclairage ou de musiques pour accompagner leur cérémonie. Ces préparatifs hâtifs désignent les finitions de la scénographie, son abondance clinquante. Outre les meubles ou les vêtements – fourrures, strass, chaussures, bijoux –, des détails tel que l'iPad soulignent encore le contexte dans lequel on se trouve. Par la suite, cette profusion d'accessoires trouvera du sens, quand Claire exprimera l'angoisse que les objets les trahissent, qu'ils se font tous complices pour les dénoncer à Madame. Le réveil déposé par Solange sur la table de nuit, chargé de chronométrer leur performance, sera authentiquement oublié pour une fois, lors de la remise en place soigneuse de chaque élément avant le retour de Madame – par les bonnes comme par les spectateurs.

L'arrivée de Madame est posée en contrepoint de la toux malade de Claire et des reproches acerbes qu'elles s'adressent, quand elles entrevoient les risques et dérives de leur jeu. La distance qui sépare la maîtresse de ses bonnes est nette. Katie Mitchell la creuse d'autant plus qu'elle fait le choix, original et porteur de sens, de faire de Madame un travesti. Tout droit sorti de *Notre-Dame-des-Fleurs*, compère de Divine et des autres tantes auxquelles rend hommage Genet, Madame (Thomas Cammaert) révèle sa nature d'homme à mesure que Solange la dépouille de ses attributs féminins. Au maquillage, aux vêtements, aux chaussettes, aux bijoux, s'ajoutent également les perruques, les gaines, les prothèses et les coussins rebondis qui suggèrent une poitrine. Le rituel des bonnes est enrichi par tous les gestes qu'impliquent ces artifices, et accroît encore leur empressement.

Le parti-pris de travestir Madame donne aussi une autre ampleur à la violence que la maîtresse exerce sur les bonnes. Violence physique, bien réelle, autant que symbolique, car elle les écrase de sa féminité acquise, construite, toute d'apparence – qui justifie que l'amour qu'elle exprime pour son amant s'exprime dans la seule mise en scène de soi. Néanmoins, les potentialités nombreuses d'une telle lecture ne sont pas poussées jusqu'au bout. La question du genre – à partir de laquelle Genet tisse toute une poésie dans *Notre-Dame-des-fleurs* – n'est jamais posée comme telle, que ce soit par Madame ou par les Bonnes, qui, ne la mettant jamais en jeu, expriment par défaut un respect absolu qui entre en tension avec leur haine – une haine d'autant plus forte qu'elle est architecturée par l'admiration et l'envie.



Un autre effet de lecture de la pièce est avancé par des ralentis, des nappes sonores ou des jeux de lumières, qui tous suggèrent un point de vue subjectif porté sur les scènes jouées, sans qu'il soit possible de l'attribuer à un quelconque personnage. Ces effets, qui troublent le caractère purement réaliste de la mise en scène, paraissent souligner les secondes où tout bascule, où les décisions irrévocables sont prises – celle de tuer Madame par exemple. Mais ce qui pourrait servir à mettre en jeu la perception de la scène, à ouvrir des brèches, laisser entrevoir des abîmes, ne sert qu'à styliser encore davantage la mise en scène. Katie Mitchell paraît prisonnière du respect au texte qu'elle brandit et d'intuitions de lecture dont elle ne tire pas toutes les conséquences.

Certains pourraient se contenter de réentendre le texte, dont la puissance est inaltérable, renonçant à trouver avec cette mise en scène de quoi en enrichir sa lecture. Mais même cette aspiration modeste n'est pas permise par le dénouement que propose Katie Mitchell. Tandis que Claire déguisée en Madame meurt, ayant bu le poison dilué dans le tilleul que leur maîtresse n'a pas voulu prendre, Solange l'accueille dans la mort et lui annonce solennellement qu'elle est sur le point de rejoindre la longue cohorte des marginaux, des rejetés, des réfugiés et des parias de la société. L'élan pseudo-lyrique va à l'encontre de ce que Genet précisait avec soin dans son « Comment jouer *Les Bonnes* » : « Une chose doit être écrite : il ne s'agit pas d'un plaidoyer sur le sort des domestiques. Je suppose qu'il existe un syndicat des gens de maison – cela ne nous regarde pas ». Indifférent à la satire sociale, lui l'orphelin, le voleur, le vagabond, l'homosexuel, le prisonnier – l'anti-système en somme, dont la force est précisément qu'il se situe hors du combat –, Genet aurait désavoué cet ajout qui fait de lui le défenseur des laissés-pour-compte. D'autant plus qu'il ne suffit pas même à poser tardivement les fondements d'un discours politique solide et assumé. Katie Mitchell s'en tient à disséminer ses partis-pris sans les défendre sur le plateau, comptant sur la feuille de salle pour les étayer : « Comme beaucoup d'artistes, je suis préoccupée par les grands événements politiques qui surviennent – la migration massive, le Brexit, l'accession de Donald Trump au pouvoir... », commence-t-elle. Avant d'achever en disant : « la féministe en moi se refusait à raconter l'histoire d'une femme opprimant d'autres femmes ! ». Si un doute persistait, de telles platitudes finissent de discréditer la démarche de Katie Mitchell.

F.

Source : <https://www.laparafe.fr/2017/07/de-meiden-de-genet-mis-scene-katie-mitchell-a-lautre-scene-grand-avignon-madame-desservie/>

De Meiden : Madame est un homme comme les autres



Solange, Claire, Madame...Extraordinaire huit-clos de Jean Genet où fermentent tout à la fois une relation sororale d'une fusion-répulsion morbide, et un lien domestique où fascination et exécration s'embrassent. Lieu de toutes les oxymores dans lequel tout peut déraper tant les réactions sont épidermiques, les rancœurs étouffantes et les enjeux enfouis débordent du socialement acceptable. Sublime théâtre au bout des doigts duquel dominants et dominés s'étreignent et s'entredévorent confusément.

En déplaçant les appartements de Madame dans le centre d'un Amsterdam d'aujourd'hui, Katie Mitchell a préféré à la thématique de la domination des femmes par les femmes, mettre en exergue l'exploitation patriarcale de milliers de femmes d'aujourd'hui, émigrées économiques, recluses dans la clandestinité et sous l'autorité écrasante de ceux dont elles dépendent. Pour ce faire, Claire et Solange sont ici polonaises. Deux langues s'imposent ainsi dans cette pièce, celle imposée par les maîtres et celle du pays d'origine. Atmosphère pesante et aux accointances de polar (on use des gants mappas comme pour éviter de laisser des traces, on fait des clichés de la future scène du crime et des bruits inquiétants font tressaillir le coeur itérativement). Jeux de lumières au travers des baies vitrées protégées de voiles transparents, menaces potentielles de l'arrivée d'un tiers indésirable. Ces bonnes ne cessent de guetter les allers et venues de la rue, s'inquiètent d'être toujours découvertes. Si elles ont réussi, au moyen de lettres anonymes, à faire emprisonner Monsieur, il faut maintenant se débarrasser de Madame, son impressionnant conjoint travesti. Madame et ses tenues d'apparat, ses accessoires pour faire d'elle une femme, les fascine autant qu'elle leur donne des envies de meurtres. Solange et Claire aiment à jouer en boucle une même scène, celle de l'heure où elles oseront franchir le pas et se débarrasser de cette maîtresse immatrisable et arbitraire. Ces scènes que tout un chacun se rejoue en boucle, celles de nos fantasmes où nous avons enfin le courage d'achever ce que notre lâcheté quotidienne empêche systématiquement à l'ultime sursaut. Dans une scénographie époustouflante de réalisme, représentant un appartement cosu avec, à gauche, l'immense dressing de Madame, au centre sa chambre et sa table de maquillage et à droite le couloir de l'entrée et qui mène à la cuisine, ces bonnes en leggings s'activent et se démènent à ce que l'impeccable soit toujours de mise. Claire (Marieke Heebink) tousse beaucoup, crache parfois du sang et pourtant elle semble plus sûre d'elle, plus forte que Solange (Chris Nietvelt) qui la dépasse en taille mais tremble et faiblit sans cesse. Leur jeu de travestissement et de comédie met immédiatement mal à l'aise; Madame n'est-elle qu'un prétexte à l'expiation d'autres pensées homicides? " Tu es ma mauvaise odeur." La soeur est un miroir déformant de soi-même, une image avec laquelle il faut composer, qui agace et qui attire ou émeut selon les heures, et le confinement n'aide en rien à lisser les mauvais penchants de leurs âmes vidées et lasses. Lorsque Thomas Cammaert entre, immense créature blonde plantée sur ses talons, il magnétise le regard et de son déshabillage de diva caractérielle à son rhabillage d'amoureuse surexcitée, il électrise tout le plateau, reléguant les deux bonnes à des faire-valoir ternes et impuissants...même à lui

faire ingérer une petite gorgée de tisane de camomille. Madame explose en paillettes, en faux-cils-culs-seins et perruques et le comédien incarne à la perfection ce rôle tant il est à la fois d'une beauté scandaleuse, intrinsèquement délicat et élégant, et se pare en même temps de tenues et de maquillages d'une vulgarité outrageuse, reflet de ce scandaleux écart entre la condition de ces femmes qui travaillent avec des salaires de misère et le luxe et le manque de savoir-vivre et être de ceux qui les payent. Katie Mitchell insère aussi des épisodes de ralentis d'une belle facture qui mettent le temps en suspension, l'espace de quelques secondes, expression tragique d'un basculement vers le sordide qu'on ne maîtrise plus. Le choix des musiques insérées fait sens de même; toujours en contraste saisissant avec la situation du moment.

Ces "Bonnes" et Madame saisissent par leur surprenante contemporanéité; souvent, les mises en scène des "Bonnes" de Genet nous plongent dans une atmosphère détachée de la réalité, le fantasme l'emportant sur la réalité. Ici Claire et Solange, sur le lit de Madame, bouleversent dans l'ultime scène, par leur humanité retrouvée et l'acceptation résignée de leur condition d'esclave moderne.

Julie Cadilhac

Source : <http://lagrandeparade.fr/index.php/l-entree-des-artistes/theatre/1685-de-meiden-madame-est-un-homme-comme-les-autres>

Des bonnes ternes.

L'artiste britannique Katie Mitchell transpose *Les Bonnes* de Jean Genet dans un appartement bourgeois d'Amsterdam. [De Meiden](#) révèlent des bonnes actuelles mais ternes malgré l'excellence des acteurs du Toneelgroep Amsterdam.

Écrite en 1947, la pièce de Jean Genet fait écho à un célèbre fait divers français, celui des sœurs Papin qui assassinèrent leurs patronnes dans d'horribles circonstances après plusieurs années passées à leur service. Cette affaire inspira également Claude Chabrol pour son film *La Cérémonie* avec Isabelle Huppert et Sandrine Bonnaire.

Dans *De Meiden*, deux sœurs, d'origine polonaise, Claire et Solange sont au service de Madame et Monsieur qui transparaisent comme un couple relativement aisé. La pièce se déroule dans leur appartement et plus précisément dans la chambre aux couleurs neutres de Madame. D'un côté, il y a une penderie avec toutes les robes, bijoux et chaussures de Madame, et de l'autre un couloir d'où Madame pourrait surgir à tout instant. Les deux sœurs éprouvent autant de haine que de jalousie envers leur patronne qui est autoritaire, violente et méprisante envers elles. Pour s'extraire de leur condition, elles projettent de tuer Madame et mettent en place une cérémonie où Solange joue le rôle de Claire et Claire le rôle de Madame comme pour répéter encore et encore le crime qu'elles s'appêtent à commettre. Elles pensent avoir tout préparé en ayant réussi à faire arrêter Monsieur par le biais d'une lettre de dénonciation mais celui-ci a été relâché... Quand Madame rentre, leur machination ne pourra pas se mettre en place car leur patronne ne boira pas la camomille aux somnifères préférant aller boire du champagne pour fêter la libération de son mari. Le fantasme de leur folie meurtrière s'achèvera par la mort tragique de Claire dans les bras de sa sœur.

Dans un entretien réalisé par Marion Canelas, Katie Mitchell dit que « *la féministe en moi se refusait à raconter l'histoire d'une femme opprimant d'autres femmes* » mais c'est pourtant bel et bien ce questionnement central qui est porté sur scène. Si l'on considère d'autres visions comme le fait, pour une femme, de porter de belles tenues, d'être bien maquillée pour se montrer en société, de prendre le parti de faire jouer le rôle de Madame par un travesti, la volonté de l'artiste de vouloir interroger le genre ou l'identité apparaît en filigrane mais ne s'affirme pas assez pour que ces propos prennent une réelle ampleur. On s'interroge aussi sur la décomposition lente des mouvements sur plusieurs temps du spectacle car ceux-ci ne semblent pas faire écho (par la présence de Madame sur un temps) à la temporalité entre les sœurs qui minutaient chacune de leur cérémonie pour ne pas se faire surprendre par leur employeur.

Dans *De Meiden*, on en revient donc au propos initial de la pièce de Genet avec une analyse sociale de la lutte des classes ayant bien entendu évoluée avec son temps. Dans le contexte de l'après-guerre, les propos de Genet relevaient d'un courant de pensées marxistes où les combats étaient à mener dans la société française. Aujourd'hui, la transposition européenne voire internationale de la condition des travailleurs émigrés apparaît comme relativement évidente et mérite d'être soulignée. Mais, cette mise en scène reste presque trop sage et trop lisse pour être percutante malgré l'excellence de l'interprétation des acteurs, notamment celle du brillant Thomas Cammaert dans le rôle de Madame.

Kristina D'Agostin

Source : <http://www.carnetdart.com/de-meiden/>

[Théâtre] De Meiden / Katie Mitchell



Retour rapide sur De Meiden / Katie Mitchell

EN BREF : L'artiste britannique **Katie Mitchell**, déjà invitée en 2011 au Festival d'Avignon, présente une version de *Les Bonnes* de **Jean Genet** transposée dans une Amsterdam contemporaine. Ses bonnes sont désormais Polonaises. Le spectacle, de facture classique et assez linéaire, reste un moment assez froid et peu engagé, malgré l'idée de la metteuse en scène d'évoquer, à travers l'exploitation des ces immigrées polonaises par la classe dominante hollandaise moderne, les rapports de classe, les liens tissés entre classe dominante et prolétaire, et immigrés et natifs.

La mise en scène et la scénographie sont léchées, élégantes et faites de lignes pures et claires. Il y a du strass et du brillant. L'appartement bourgeois contemporain est clairement défini. Les deux « bonnes » (excellentes **Marieke Keebink** et **Chris Nietvelt**) parlent parfois en polonais, leur langue natale, au milieu de leurs échanges sur leur « cérémonie ». C'est une idée intéressante qui apporte de l'authenticité et de la réalité, faisant écho à la situation d'immigrés qui retrouvent leur « identité » par la langue dans l'intimité de la communauté. Recherche d'identité, appartenance à une communauté... Thèmes chers à Genet que Katie Mitchell décline également sur le personnage de Madame, dont elle fait un travesti : Autant la transposition dans l'Europe moderne, avec un rapport très actuel de la classe dominante aux immigrés est un axe original, intéressant et maîtrisé, autant l'idée de faire de Madame un travesti n'apporte pas grand chose, ou pas assez, à ce récit de souffrance de classe.

Elle prend son sens lorsque les bonnes singent Madame, à tour de rôle car on aborde alors la notion de représentations de ce qu'est la féminité, mais cela reste bien superficiel, au regard du récit que Mitchell suit tout de même assez sagement...

Au final, ce **De Meiden / Les Bonnes** est assez sage, mené sans l'impertinence et l'audace qu'un récit aussi noir et sociologique aurait pu susciter.

Rick Panegy

Source : <http://www.ricketpick.fr/2017/07/20/festival-avignon-2017-theatre-critique-de-meiden-katie-mitchell/>

"Les Bonnes" de Genet dans une version renversante de Katie Mitchell à Avignon

Adaptation de la metteuse en scène britannique Katie Mitchell, création néerlandaise, en néerlandais et polonais, du texte de Jean Genet, "De Meiden" ("Les Bonnes") est peut-être la création la plus cosmopolite de ce 71e Festival d'Avignon. Datant de 1947, elle est ici très actualisée en y insérant les thèmes du travestissement et des migrations ouvrières. Une version élégante et décoiffante.

Amour-haine

Jean Genet s'est toujours défendu de s'être inspiré du crime des sœurs Papin, au Mans en 1932, qui avait fait la Une des journaux de l'époque. La pièce stigmatise le contexte idéologique de luttes de classes du temps. Il est douteux que Genet n'eût pas conscience de sa source, évidente aux yeux de tous. Provocation ? Toujours est-il que la pièce s'ouvre à de nombreuses options de mise en scène, terrain sur lequel s'engouffre Katie Mitchell avec délectation, et nous avec.

"Les Bonnes" par Katie Mitchell

L'ouverture du rideau sur la scène semble découvrir un écran de cinéma scope (écran large) dans le pur plus style glamour. Dans une chambre très raffinée jouxtant côté jardin un dressing achalandé de robes luxueuses, et un couloir dans le même ton, côté cour, une bonne s'affaire dans une course frénétique, pendant que sa sœur, également domestique, se maquille. Elles préparent "la cérémonie", la répétition in vivo de l'assassinat de "Madame", un travesti, dont l'amant vient d'être emprisonné, et envers laquelle elles vouent un culte d'amour-haine irrépressible.

Sadomasochisme

Originellement situé en France, Katie Mitchell transfère le drame à Amsterdam, de nos jours, les bonnes étant des immigrées polonaises travaillant aux Pays-Bas. Aussi s'expriment-elles alternativement en néerlandais et en polonais, le spectacle étant surtitré en français, en deux couleurs différentes selon les deux langues. Complexes, les personnages comme l'intrigue sont projetés dans une mise en scène sophistiquée, aux décors et éclairages somptueux qui recourent les ingrédients de l'intrigue. La préparation d'un crime. Quand Madame arrive, dans son ensemble parme, sur des talons de 12 cm de haut, la tension est à son comble. Insultante et méprisante, elle joue un rôle de maîtresse, humiliant ses esclaves comme dans un rituel sadomasochiste.



Marieke Heebink et Chris Nielvelt dans "De Meiden" mis en scène par Katie Mitchell (2017)
© Jan Versweyveld

En introduisant le thème des flux migratoires, non pas de réfugiés, mais prolétariens en Europe, Katie Mitchel actualise le thème de luttes des classes qui constitue le sous-texte de Genet. La dernière tirade de la pièce est de ce point de vue éloquente et magnifique. le sujet du travestissement est plus flou, mais se réfère à l'homosexualité de Genet qui en constitue une figure emblématique. Mais au-delà, c'est le thème du double qu'il stigmatise, cet amour-haine autant développé par les bonnes que leur maîtresse. Double que l'on retrouve chez ces deux sœurs déracinées (entre deux pays), aux deux caractères antinomiques et complémentaires, qui établissent aussi entre elle un rapport de domination/soumission.

Le texte puissant de Genet est comme transcendé par cette mise en scène époustouflante de beauté et de cohésion. Une appropriation de l'œuvre originale, aboutie, et comme son prolongement logique et implacable.

Jacky Bornet

Source : <http://culturebox.francetvinfo.fr/theatre/theatre-contemporain/avignon/coups-de-coeur/les-bonnes-de-genet-dans-une-version-renversante-de-katie-mitchel-a-avignon-259781>

De Meiden (Les Bonnes) de Jean Genet, mise en scène de Katie Mitchell



© Jan Versweyveld

De Meiden (Les Bonnes) de Jean Genet, traduction de Marcel Otten, mise en scène de Katie Mitchell, en néerlandais et polonais (surtitrés en français)

Le crime des sœurs Papin, au Mans fit les choux gras de la presse populaire dans l'entre-deux-guerres et passionna les psychanalystes dont Jacques Lacan mais aussi des auteurs, des cinéastes dont Claude Chabrol, et des poètes comme Jean Genet qui en tira un «long suicide déclamatoire».

Deux sœurs, Claire et Solange, employées de maison, vivent en vase clos dans un monde de fantasmes, et rêvent de tuer leur maîtresse. Au préalable, elles ont écrit des lettres de dénonciation, pour envoyer Monsieur en prison. Mais leur plan va échouer et se retourner contre elles: «Elles sont des rêves qui rêvent d'engloutir leur rêveur», en a dit Jean-Paul Sartre. En une ultime cérémonie funèbre où elles s'imaginent en héroïnes du peuple, elles sombrent dans le délire, entre schizophrénie, paranoïa et désespoir.

Katie Mitchell situe l'action aujourd'hui, dans une vaste suite parentale à Amsterdam, conçue par la scénographe Chloé Lamford, avec un dressing et un couloir menant à la salle de bains. Claire et Solange, ici, sont Polonaises, à l'instar de ces bonnes, émigrées économiques, sous-payées et recluses dans la clandestinité, subissant l'écrasante supériorité de leurs maîtres. Leur destin fatal résonne cette fois avec la situation précaire de milliers de femmes.

Quand le rideau s'ouvre, on les surprend en l'absence de leur maîtresse, en train de se déguiser en Madame: ce faisant, elles intervertissent aussi leur identité : Solange joue Claire, et Claire, Madame. Claire, assistée de Solange, qu'elle rudoie en l'appelant Claire, emprunte les robes, la voix, le maquillage, la perruque blonde et les attitudes de Madame.

Solange parodie la servilité de sa sœur, encaisse les coups et fait mine de l'étrangler. Au cours

de ce rituel, elles jouent à se maltraiter, et à maltraiter Madame, jusqu'à simuler le meurtre. Oubliant parfois leur jeu de rôles, elles passent spontanément du néerlandais au polonais. (surtitres en français)

Madame apparaît, dans ses clinquants atours, et s'avère être un homme, quand les domestiques commencent à la dévêtir. L'inversion des sexes s'affiche franchement. Pour Katie Mitchell, il s'agit plus de soutenir une réflexion sur l'exploitation patriarcale, que de parler de la domination des femmes par les hommes. : «La féministe en moi, se refusait à raconter l'histoire d'une femme opprimant d'autres femmes»...

Cette artiste britannique renommée, qui a fait ses classes à la Royal Shakespeare Company et travaille dans le monde entier, veut nous raconter la dialectique avortée du maître et de l'esclave, et l'impossible retournement du rapport de force entre dominants et dominés. Jean Genet a toujours proscrit tout placage politique: il ne s'agit en aucun cas, affirmait-il, d'un «plaidoyer sur le sort des domestiques», mais bien plutôt d'une «architecture de vide et de mots ». Katie Mitchell s'emploie à situer la pièce dans un contexte européen bien précis, en faisant de Claire et Solange, des émigrées surexploitées.

Rien d'hystérique ni de paroxystique dans cette mise en scène qui se déroule dans l'univers feutré de la bourgeoisie néerlandaise. Tout est finement réglé, de la présence discrète de la musique de Paul Clark, aux costumes léchés, un rien vulgaires, de Wojciech Dziejczak, dans des lumières de James Farncombe.

Les minutieuses séances à répétition d'habillage/déshabillage des uns et des autres renvoient au double travestissement des deux sœurs, et du masculin au féminin. L'apparition d'un homme, sous les traits de Madame, renforce la confusion des genres, mais aussi celle des rôles. Jusqu'au passage à l'acte: Claire meurt à la place de Madame, en ingérant la tisane destinée à sa patronne. Sans parler de la confusion des langues; elle passent parfois du néerlandais au polonais....

Subtilement dirigés, Thomas Cammaer, vulgaire et beau, incarne une Madame majestueuse et mondaine. Marieke Heebink est une Claire à double face, servile et modeste en domestique, plus hautaine en Madame mais toujours cruelle envers sa sœur, sa rivale en amour. Chris Nietvelt, avec sa silhouette frêle et longiligne, reste d'un bout à l'autre, une créature effacée. Tout ici est juste, et les intentions de la metteuse en scène, très claires.

Mais dans cet univers, il y a quelque chose d'amorti, d'étouffé qui met entre parenthèse la prose flamboyante de Jean Genet et le «long suicide déclamatoire» qu'il voyait dans sa pièce. On reste donc un peu sur sa faim malgré la grande qualité de cette création...

Mireille Davidovici

Festival d'Avignon : Et les émigrés, les réfugiés dans tout ça ?

Les émigrés et réfugiés traversent cette année nombre de spectacles du Festival. C'est le cas de celui de Katie Mitchell avec Jean Genet, de celui de Guy Cassiers et Maud Le Pladec avec Elfriede Jelinek. Deux spectacles venus des Toneelhuis, les maisons de théâtre de nos voisins des Flandres et des Pays-Bas. L'un rate sa cible, l'autre l'atteint.

De toutes les pièces de Jean Genet, *Les Bonnes* est très certainement celle qui compte le plus de mises en scène de par le monde. Ses trois rôles – les deux bonnes Solange et Claire, et celui de Madame – limitent les frais de production d'autant que le décor décrit par l'auteur n'est nullement imposant et nullement obligatoire, comme il l'explique dans « Comment jouer *Les Bonnes* ». Enfin le théâtre y est roi, avec le jeu de rôles qui traverse la pièce, il déploie ses ruses et ses miroirs. Dans les années 60, à l'heure du Tiers-Monde et de la décolonisation, Jean-Marie Serreau avait monté la pièce avec deux actrices noires dans les rôles des bonnes. Dans les années 90, le metteur en scène Alain Ollivier commençait son spectacle en effectuant lui-même une lecture intégrale du texte « Comment jouer *Les Bonnes* ». Deux versions marquantes parmi d'autres.

Deux bonnes polonaises

L'artiste britannique [Katie Mitchell](#) a joué la pièce quand elle était étudiante (elle ne sait plus si c'était Solange ou Claire). Elle y revient pour la quatrième fois, dans une production du Toneelgroep d'Amsterdam, ville où le spectacle a été créé en décembre 2016. Katie Mitchell dit avoir voulu explorer « la relation entre patrons et employés de maison immigrés sous-payés » dans l'Europe d'aujourd'hui qui exploite plus ses immigrés qu'elle ne les respecte.

Dans sa version, les deux excellentes actrices néerlandaises Marieke Heebink (Claire) et Chris Nietvelt (Solange) sont censées être des immigrées polonaises. Cela n'apparaît pas très clairement. Le polonais, langue natale des ces personnages émigrés, n'intervenant que très peu dans leur long tête-à-tête, les actrices sont plus à leur aise dans le néerlandais, leur langue natale. Il n'est pas inutile de citer ces propos célèbres de Genet extraits de « Comment jouer *Les Bonnes* » : « Une chose doit être écrite : il ne s'agit pas d'un plaidoyer sur le sort des domestiques. Je suppose qu'il existe un syndicat des gens de maison. Cela ne nous regarde pas. »

Avec raison, compte tenu de ses intentions, Katie Mitchell transpose la pièce dans le monde d'aujourd'hui, à Amsterdam. Avant d'investir la chambre de Madame, d'utiliser son maquillage, ses sous-vêtements, ses belles robes et ses perruques, Solange (ou Claire?) photographie tout cela avec son smartphone pour tout remettre en place une fois la « cérémonie » achevée (le meurtre de Madame avec un long couteau en complément d'un étranglement).

Katie Mitchell dit également vouloir aussi examiner à travers cette pièce « le point de vue masculin et la question du genre ». C'est une question qui lui importe et on la comprend. C'est pourquoi Madame est jouée par un homme, l'acteur Tomas Cammaert, qui s'habille en femme. Pourquoi pas.

« Le bourreau me berce »

La traduction en néerlandais de Marcel Otten est fidèle, hormis quelques détails : le tilleul de la tisane devient de la camomille et les dix cachets de somnifères qu'y versent les deux bonnes escomptant faire

avaler le breuvage à Madame n'est plus du Gardénal mais de l'Amytal. Broutilles. En revanche, Katie Mitchell procède à une longue coupe et à un ajout.



Scène de "Les bonnes" © Christophe Raynaud de Lage

La coupe est celle du long monologue de Solange vers la fin de la pièce où elle voit Madame morte, « étendue sur le linoléum, étranglée par les gants de vaisselle » où elle devient « Mademoiselle Solange Lemercier », « l'égale de Madame » et « marche la tête haute », puis « l'étrangleuse », celle qui a étranglé sa sœur, et la voici maintenant qui s'adresse à « Monsieur l'inspecteur » et pour finir se voit aux portes de la guillotine : « le bourreau me berce. On m'acclame. Je suis pâle et je vais mourir ». Extraordinaire monologue. Katie Mitchell ne s'explique pas sur cette coupe, mais on peut penser qu'elle a souhaité un équilibre entre les deux sœurs.

Ce monologue, elle le remplace en quelque sorte par une tirade finale qui n'est pas de Genet. Signée Katie Mitchell ? Rien n'est dit. Claire vient d'avaler la tisane, empoisonnée, elle meurt dans les bras de sa sœur. Solange décrit le défilé de tous les damnés de la terre venus à l'enterrement de Madame / Claire, portant fleurs et couronnes « plâtriers poudrés de blanc », « dame-pipi », etc. A la fin du cortège viennent « les clandestins, les naufragés, les marginaux, les mères et les enfants, les corps échoués ». Solange et Claire clament : « Nous sommes belles, sauvages, libres et joyeuses ». On voit mal Genet écrire de telles phrases. Pour le moins, il eût été préférable de préciser : *Les Bonnes* « d'après Jean Genet », et non « de Genet ». Ce qui n'aurait rien enlevé à la qualité des trois actrices et à la *touch* de Katie Mitchell.

Cependant, en matière d'émigrés, sans tourner au tour du pot, mieux vaut aller voir le spectacle [Guy Cassiers](#) et [Maud Le Pladec](#), *Grensgeval (borderline)*, d'après *Les Suppliants* d'[Elfriede Jelinek](#). Katie Mitchell donne son spectacle à Vedène, au nord de la ville, non loin du Pontet, ville à majorité Front national ; Guy Cassiers et Maud Le Pladec présentent le leur au sud de la ville, non loin de l'aéroport.

« Ça n'existe pas »

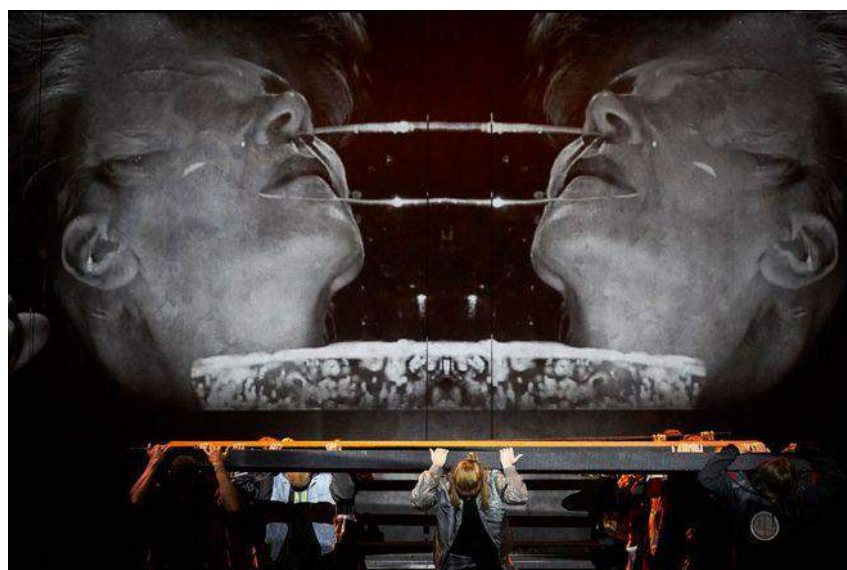
« Vivants. Vivants. C'est le principal, nous sommes vivants, et ce n'est pas beaucoup plus qu'être en vie, après avoir quitté la sainte patrie. Pas un regard clément, ne daigne se tourner vers notre procession, mais nous dédaigner, ça ils le font. » C'est ainsi que s'ouvre le texte des *Suppliants* d'Elfriede Jelinek. Et il s'achève ainsi : « Que nous soit rendue une juste sentence, c'est pour quoi nous prions, que soit exaucée ma prière d'une escorte libre, d'un destin vainqueur, d'un meilleur destin, mais ça n'arrivera pas. Ça

n'arrivera pas. Ça n'existe pas. Nous ne sommes même pas là. Nous sommes venus, mais nous ne sommes pas là. »

Jelinek ne parle pas au nom des réfugiés, elle les accompagne par la parole de son écriture, par le chant de ses mots. Écrit en 2013, *Les Suppliants* a été publié en traduction française à L'Arche dans la collection « Scène ouverte » en septembre 2016. Le spectacle de Cassiers a été créé en mai 2017 au Toneelhuis d'Anvers qu'il dirige depuis dix ans.

En exergue, l'édition française rappelle opportunément ce que disait Heiner Müller à propos de Jelinek : « Ce qui m'intéresse dans les textes d'Elfriede Jelinek, c'est la résistance qu'ils opposent au théâtre tel qu'il est. » Et c'est aussi ce qui intéresse Guy Cassiers. Ce fut probablement déterminant dans son envie d'embarquer la chorégraphe Maud Le Pladec dans l'aventure.

Le texte : une parole diffuse, indistincte, celle d'un chœur d'anonymes. Un nous à la fois collectif et individuel. Aucune parole doloriste mais des emportements de colère, de rage, de macabre ironie où une voix personnelle semble prendre la parole : « Vous voulez nous voir disparaître. Allez, tout de suite ! Du balai. Oh dieu, qui prend pitié de nos peines ? Qui prend pitié de nous, errants et misérables, moitié animaux, moitié hommes, pas hommes du tout, rien du tout, qui prend pitié de nous ? Alors, ne voulez-vous pas tirer un lot vous aussi et avoir un peu de pitié ? Vous ne voulez pas ? Nous le comprenons très bien. »



scène de "Grensgeval(borderline)" © Christophe Raynaud de Lage

Elfriede a téléphoné à Eschyle pour qu'il vienne la coacher. Le vieux Grec, malgré sa petite retraite que Bruxelles et le FMI trouvent trop élevée, s'est attelé à la tâche, content de voir en l'Autrichienne une héritière digne. Le texte brasse bien des paroles d'exilés, lesquelles peuplent le théâtre occidental et l'histoire des peuples depuis toujours. Pas de guerre de Troie ni d'ailleurs sans son lots d'exils, de chassés. Ici et là, Jelinek s'attarde en Autriche (firmes, déclaration du gouvernement autrichien). Cassiers biffe cette dimension locale.

La difficulté était de restituer ce « nous » qui en est un sans l'être tout à fait, qui oscille dans le texte de Jelinek entre le chœur et l'individu, entre elle et eux, entre les étrangers que nous sommes aux yeux des réfugiés et inversement. Cassiers apporte comme toujours une réponse dramaturgique bestiale. Un : il demande aux quatre acteurs d'apprendre tout le texte (la répartition se fera au fil des répétitions). Deux : il demande à Maud Le Pladec de travailler en bloc avec un chœur d'une quinzaine de danseurs. Trois : il

dégage trois lignes de front dans la houle tumultueuse du texte dont il fait trois mouvements : le bateau (avec usage de la vidéo, technique Cassiers maîtrise formidablement l'usage), la marche à travers l'Europe, le refuge piégé dans une église. Le résultat a la beauté d'un oratorio et la force d'un bulldozer, d'une pelleteuse aux dents diaboliques dont il est souvent question dans *Les Suppliants* à l'heure de raser un camp de fortune, d'emporter tout sur son passage, de vouloir effacer pour mieux oublier, pour faire comme ci, pour ne pas voir.

Ce spectacle m'a fait songer à deux spectacles de Didier-Georges Gabily vus également au Festival d'Avignon mais, me semble-t-il, à la Chartreuse de Villeneuve lez Avignon. *Enfonçures. Cinq rêves de théâtre en temps de guerre suivis de trois chansons à deux voix*, où l'auteur évoquait la guerre du Golfe en passant par Hölderlin. Et *Les Cercueils de zinc*, d'après le livre éponyme de Svetlana Alexievitch, faisant référence aux cercueils des soldats soviétiques tués en Afghanistan. Forte filiation.

Vive les *Toneelhuis*

Entre Amsterdam et Anvers, le Festival a cette année mis à l'honneur la notion de *Toneelhuis*, littéralement : « maison de théâtre » en Flandres et aux Pays-Bas. À l'heure où la décentralisation théâtrale en France fête poussivement ses 70 ans, où les Centres dramatiques nationaux vivent sur des bases vieilles d'un demi-siècle, si vieilles qu'elles finissent par sentir le renfermé, à l'heure où le gouvernement Macron veut lorgner de plus en plus vers le privé et où les directives des ministères de la Culture successifs se soucient plus d'animation culturelle que de création, l'exemple d'organisation et du fonctionnement des *Toneelhuis* vaut le détour.

Un seul exemple. Dans un livre d'entretien qui vient de paraître, Guy Cassiers explique comment Jan Fabre, Jan Lauwers, Alain Platel, Ivo van Hove et lui ont pris sous leur aile quatre jeunes artistes pendant quatre ans, « le temps nécessaire pour expérimenter et suivre les processus de création bien différents que nous avons les uns et les autres ». Pas un enseignement mais un « compagnonnage ». « L'idée, poursuit Cassiers, c'est de créer un dialogue entre cette jeune génération et la nôtre. » C'est ce qui nous manque en France mais, il est vrai, nous manquons aussi d'artistes de la taille d'un Cassiers. Nous en sommes restés au stade infantile de la nomination comme si cela répondait à toutes les questions (en cela, le théâtre ne fait que refléter la V^e République avec sa focalisation sur l'élection présidentielle). En corollaire, parodie de dialogue et de compagnonnage, nous avons institué ces notions souvent attrape-couillons d'artiste en résidence ou d'artiste associé.

Sous ces alibis de parrainage, beaucoup de jeunes artistes sont livrés à eux-mêmes. Certains savent naviguer entre les écueils et faire leur pelote année après année, d'autres, pêché d'orgueil ou de jeunesse, se montent le bourrichon. On voit ainsi de jeunes artistes aux bases fragiles propulsés à trop grande vitesse sur le devant de la scène par l'ogre du marché et les chiens médiatiques, s'écraser sur le tarmac impitoyable d'un festival de théâtre. On a beaucoup à apprendre des maisons de théâtre de nos voisins, des *Toneelhuis*.

Jean-Pierre Thibaudat

Source : <https://blogs.mediapart.fr/jean-pierre-thibaudat/blog/190717/festival-d-avignon-et-les-emigres-les-refugies-dans-tout-ca>

En français dans le texte



Personnellement je ne comprends pas vraiment le Japonais. Ni le Néerlandais, le Polonais, ou le Portugais. Aussi lorsque je vois *Sopro* ou *De Meiden*, mon regard passe du surtitrage aux acteurs, des acteurs aux surtitrages, sans cesse. Un peu moins dans *Antigone* : la langue japonaise aimant multiplier les syllabes, les sous-titres défilent plus lentement. Mais enfin, pour peu qu'on soit un peu sur le côté, ou trop en bas, le surtitrage du théâtre nécessite un gymnastique du cou constante, et surtout nous fait perdre beaucoup, soit du jeu, soit du texte... Anecdote ? Voire... L'impression d'être laissé à la porte d'une partie du spectacle est sensible. D'autant plus quand il s'agit d'aller écouter Jean Genêt en Néerlandais et Polonais : on y perd non seulement une partie du jeu et du texte, mais aussi le style particulier d'un des plus grands auteurs de théâtre en langue française.

De Meiden

On y gagne, en revanche, la pertinence de la vision de **Katie Mitchell**, sensible en particulier à deux égards : sa lecture des *Bonnes* est avant tout sociale, comme celle *Mademoiselle Julie* qu'elle avait mis en scène du point de vue de Christine, la servante délaissée, et depuis la cuisine. Les deux sœurs, étrangères, polonaises, représentent une classe exploitée, pauvre, et non pas comme dans certaines interprétations de Genêt une servitude désirée. La « cérémonie » à laquelle elles se livrent en répétant les gestes de « Madame » puis en la tuant symboliquement, ne révèle pas leur goût du théâtre et leur adulation pour leur maîtresse, mais le besoin cathartique d'un exutoire, l'affirmation de leur existence face aux humiliations quotidiennes. Le fait que Claire soit, d'entrée, mourante, transforme le désir de meurtre en désir de mort : il s'agit, pour Claire, de se suicider, et pour Solange de l'y aider.

L'autre parti-pris est de faire jouer la bourgeoise par un homme travesti. Katie Mitchell s'en explique en disant qu'une femme ne pourrait se comporter avec autant de sadisme avec des femmes, féminisme sympa mais aveugle à la férocité de la domination de classe qu'elle met elle-même en place (et que les bourgeoises peuvent exercer autant que les bourgeois, et les trans). Il est évident pourtant que le travestissement, la transformation de genre, diffracte le processus de domination : fausse femme, Madame est surtout une quintessence de genre, perruque de long cheveux blonds, maquillage outré, faux seins et fausses hanches, qui transforment tout aussi bien Claire, lorsqu'elle les endosse, en un standard de

féminité, que sa blouse de bonniche dissimule. Être femme se fabrique, ou se subit, selon de quel côté de la barrière sociale vous êtes...

Ces *Bonnes* sont donc passionnantes : parce que les comédiennes et le comédien sont visiblement virtuoses, et d'une grande sensibilité, même s'il est difficile de percevoir comment ils phrasent le texte. Le décor, moins technologique que dans d'autres mises en scène de Katie Mitchell, joue d'un extérieur dont on aperçoit seulement les jeux de lumière, phares des autos qui passent et réverbères qui s'allument, et les espaces intérieurs, la cuisine, domaine des Bonnes, la Chambre, palais de Madame, le dressing, véritable mausolée et siège des mises à sac. Mais a-t-on profité entièrement du spectacle ? Que le Festival d'Avignon donne à voir le théâtre du monde réjouit, mais n'y a-t-il pas un metteur en scène, un metteur en scène, capable de monter Genêt en Français ?

Agnès Freschel

Source : <http://www.journalzibeline.fr/critique/en-francais-dans-le-texte/>

FESTIVAL D'AVIGNON : LE « DE MEIDEN » ASSOUPI DE KATIE MITCHELL



C'est en 1947 que Jean Genet écrit cette pièce qui semble faire écho, sans aller aussi loin dans l'horreur, à un fait divers de l'époque : l'histoire des sœurs Papin, domestiques de leur état, qui avaient assassiné dans d'effroyables circonstances leurs patronnes en les tuant et en les préparant comme des lapins qu'on veut rôtir.

La metteuse en scène anglaise Katie Mitchell transpose la pièce de Genet dans un appartement bourgeois luxueux et assez kitsch d'Amsterdam, au centre de la scène un grand lit jonché de coussins, d'un côté la penderie de Madame et de l'autre l'entrée donnant vers la cuisine. Claire et Solange, les deux bonnes, placent ici et là quelques pots de fleurs comme on le ferait sur une tombe en marbre de Carrare. Ces deux sœurs sont ici polonaises et Madame est un travesti changeant de perruques autant que de robes. La trame principale de Jean Genet est respectée, les deux bonnes ont dénoncé le mari de Madame qui se retrouve en prison. Emplies de haine envers cette patronne dominatrice et écrasante, les deux sœurs ne rêvent que de meurtre. A chaque absence de Madame elles jouent leur cérémonie, à tour de rôle l'une d'elles se travestit en Madame, l'autre mimant son assassinat. Décidées enfin de passer à l'acte, les sœurs préparent une camomille empoisonnée mais Madame ne la boit pas. Son mari vient d'être libéré et elle part le rejoindre pour faire la fête et boire du champagne toute la nuit dans une robe étincelante. Le dénouement tragique viendra dans cette scène où Claire, dans le rôle de Madame, met fin à ce jeu morbide et à cette vie dénuée de sens et boit la camomille. Elle sombre peu à peu dans les bras de sa sœur mettant ainsi fin à leur fantasme et à leur désespoir social.

Il est ici question de domination mais aussi de folie. Katie Mitchell, en féministe convaincue, prend le parti de transformer Madame en travesti qui semble représenter pour elle à la fois une domination féminine et sociale et une domination masculine et puissante. La tension apportée par la mise en scène et le tempo est palpable et, comme dans un film d'Hitchcock, on s'attend constamment à ce que Madame surprenne les deux sœurs dans leur macabre jeu de rôles. Mais le rôle de Madame, bien que formidablement interprété par Thomas Cammaert, n'est pas clairement lisible. Pourquoi le faire interpréter par un travesti qui, quoiqu'on en pense, se trouve souvent de nos jours dans la même position de détresse sociale et identitaire que ces bonnes polonaises ? Les deux comédiennes Chris Nietvelt et Marieke Heebink interprètent avec justesse le rôle de ces deux sœurs, sortes de mantes religieuses improbables, qui ne peuvent qu'échouer dans leur quête teintée de folie meurtrière et jouant elles aussi, non sans délectation, le jeu de la domination et de la soumission.

Tout est là et pourtant, mis à part quelques bons moments d'angoisse et de tension avec en particulier une touchante scène finale, la mise en scène de Katie Mitchell ronronne malheureusement comme un bon polar au décor suranné et à l'odeur de clopes sur la moquette. Cette transposition qui se veut moderne n'apporte en fait pas grand-chose à la pièce de Jean Genet. L'indéniable excellence des comédiens ne suffit pas à créer le choc chez les spectateurs qui applaudissent mollement à la fin du spectacle comme assoupi dans les sièges molletonnés de cet intérieur bourgeois. Une petite parenthèse dans ce Festival qui, bien qu'agréable, ne laissera pas un souvenir impérissable dans cette édition.

Pierre Salles

Source : <https://inferno-magazine.com/2017/07/19/festival-davignon-le-de-meiden-assoupi-de-katie-mitchell/>

Europa zwischen Trauma und Perversion

Katie Mitchell, Simon Stone und Guy Cassiers. Alle befassen sich auf sehr unterschiedliche Weise mit einem Europa der Flüchtlingskrisen. Mit Jean Genets *Die Zofen*, einer in Improvisationen entwickelten Ibsen-Paraphrase *Ibsen Huis* und einem choreographierten Oratorium nach Elfriede Jelineks *Die Schutzbefohlenen*.



Auch im Vorort Vedène sind Aufführungen des Festivals zu sehen (Foto: Eberhard Spreng)

Sie hasten durch eine schicke, moderne Wohnung. Ein Schminktisch rechts, hinten ein großes Bett, links eine Ankleide. Hier hetzt Solange in alltäglichen Verrichtungen umher, während Claire sich am Schminktisch bedienen lässt. Es ist, natürlich, ein Spiel. Claire spielt nur die Herrin, Solange spielt nur die Dienerin. Marieke Heebink und Chris Nietvelt von der Amsterdamer Toneelgroep erproben in langsamer Steigerung einen Konflikt, der ins Verbrechen führen soll, ins gewaltsame Ende eines Ausbeutungsverhältnisses. Und all dies ist bei Jean Genet in „Die Zofen“ Maskerade, eine spielerische Revolte, die um ihr Scheitern weiß. Und es ist Travestie, denn der Autor wünschte sich Männer für die Verkörperung der beiden Frauen. Kaum ein Regisseur hat ihm diesen Wunsch je erfüllt und auch Katie Mitchell belässt es bei dieser Besetzungsgewohnheit. Aber ihre Madame ist mit Thomas Cammaert ein Transsexueller, was Katie Mitchells mitunter etwas schematischem Feminismus gerecht wird: Die wahre Unterdrückung kann nur die der Frau durch einen Mann sein, auch wenn dieser ein Transsexueller ist. Aufbrausend herrisch kommandiert er seine Zofen, die in dieser Inszenierung untereinander gelegentlich Polnisch sprechen: Diese Zofen sind Vertreterinnen einer neuen Klasse illegaler Migrantinnen in bösen Ausbeutungsverhältnissen.

Entgegen ihrer Gewohnheit inszeniert Katie Mitchell hier kein Making-of, also nicht das filmische Entstehen der Geschichte im Hier und Jetzt der Aufführung: Also kein Video, keine parallel zum Geschehen operierenden Geräuschemacher. Auf der Bühne sehen wir ein sehr stilles, fast ersticktes Spiel, dessen Naturalismus dem Stück den bitteren Spaß an der Maskerade, der Persiflage und der Travestie und damit den Autor Genet austreibt.



Auch „Ibsen Huis“ spielt in einem Glashaus, hier im Hof des Lycée Saint-Joseph. (Foto: Eberhard Spreng)

In diesen Tagen ist auf Avignons Bühnen sehr viel Niederländisch zu hören. Wiederum mit der Toneelgroep Amsterdam hat Shooting Star Simon Stone eine von Motiven aus Ibsen-Stücken inspirierte und in Improvisationen entwickelte Familiensaga inszeniert. Über vier anstrengende Stunden führt sie in die Finsternis eines Menschenbildes, das geprägt ist von Obsessionen, Verdrängung und Ausweglosigkeit. Von 1964 bis 2017 erstreckt sich die Erzählung, die im Klima des Aufbruchs beginnt und im Europa der Flüchtlingskrisen endet, und für Simon Stone in einem Übergleiten der individuellen in gesellschaftliche Traumata. *„Meine Arbeit ist eher eine Psychoanalyse als eine Überschreibung. Ich arbeite an der Psychoanalyse zeitgenössischer Versionen der alten Ibsen-Figuren. Und, um bei Sigmund Freud zu bleiben: Ich habe das Gefühl, der gesamte europäische Kontinent verdrängt eine traumatische Erfahrung. Jetzt sehen alle, dass sich wiederholt, was sie verdrängt haben und reagieren traumatisiert und pervers, weil ihre Erinnerung sie übermannt.“*

Jelineks „Schutzbefohlene“ als Partitur für das choreographierte Oratorium *Grensgeval* (*Borderline*).

Im Zentrum des verdrängten europäischen Erbes und der neuen Flüchtlingskrisen ist Elfriede Jelineks „Die Schutzbefohlenen“ angesiedelt, von dem der Antwerpener Toneelhuis-Direktor Guy Cassiers einige Ausschnitte inszeniert. An zwei kleinen Stahltischen haben die Sprecher Platz genommen; ihre Gesichter zeigt eine schwarz-weiße Videoprojektion kaleidoskopisch verfremdet. Neben den Sprechern okkupieren stumme Gestalten in einfacher Kleidung die Bühne. Ihre rhythmischen Bewegungen lassen an Massenmärsche denken. Guy Cassiers hat sich für seine Version des Jelinekschen Flüchtlingssprachkunstwerks mit der Choreografin Maud Le Pladec zusammengetan. Was als Worte über Flüchtende beginnt, soll zum Wort der Flüchtenden werden. Die Trennung von europäischen Sprechern und dem stummen Chorus wird aufgehoben; die Sprecher verlassen ihren sicheren Ort und mischen sich ins Gruppenbild der Flüchtenden. Eine ganze Wand mit diversen Bildschirmen spuckt nun Farbbilder aus vom Leben auf der Flucht und aus Lautsprechern dröhnen heftig wummernde Sounds.

In Guy Cassiers sehr formalistischer Arbeit ist die Identifikation des Europäers mit Geflüchteten ein Akt des inszenatorischen Mutwillens und ohne dramatische Fundierung, bei Simon Stone ist das Verhältnis von Flüchtenden und europäischen Neurotikern ein nur angedeutetes Randproblem, bei Katie Mitchell dient es der zeitgenössischen Auffrischung eines Konfliktes in einem schnell gealterten Genet-Stück. Das Theater tastet nach Bildern, Annäherungen, Metaphern in der Mitte eines Festivals, das nach einem starken Start mit Frank Castorf derzeit keine Aufführung zeigt, an der sich alle begeistern könnten.

Source : <http://eberhard-spreng.com/katie-mitchell-de-meiden-simon-stone-ibsen-huis-guy-cassiers-grensgeval-beim-festival-in-avignon/>

Très bien



Les Bonnes de Genet se jouent dans un décor naturaliste. 100 % naturaliste. Un appartement d'une riche dame, ou, ici, travelo ce qui se veut peut-être une sorte de critique du paternalisme, là où les monsieur et madames, les maîtres, ceux qui exploitent et battent les autres êtres humains, ceux qui ont le pouvoir d'aliéner les autres, sont toujours des mecs. En tout cas, c'est ce que Katie Mitchell espérerait peut-être. Elle dit : « la féministe en moi se refusait à raconter l'histoire d'une femme opprimant d'autres femmes ! » Très bien.

Elle raconte cette histoire donc dans un décors naturaliste, 100 % naturaliste, et un quatrième mur, 100 % quatrième mur. Même une sorte de monologue, un aparté, une adresse peut-être, à l'origine, au public, est dit au téléphone portable. Très bien.

Ce naturalisme est cassé à trois endroits par un ralenti au milieu du mouvement, comme l'option dans le jeu vidéo *Grand Theft Auto V* quand il faut mieux viser pour tuer ou contrôler une bagnole dans la fuite. Non pas télévisuel, mais une sorte d'esthétique de ces jeux vidéo qui suspend la cour des choses, et leur course, pour y revenir aussitôt. Une sorte d'effet visuel dont on a du mal à saisir son sens. Cette esthétique graphique, informatique, se retrouve d'ailleurs d'une certaine manière dans la musique qui par moment fait penser au musiques électroniques composées pour accompagner des *crack* ou des *serial editor*. Enfin, cela n'a rien à voir avec *Les bonnes*. Mais très bien.

Troisième point à nommer : *Les bonnes* parlent entre eux en néerlandais et en polonais pour faire référence aux ouvrières bon marché, exploitées, qui viennent massivement d'Europe de l'Est en Europe central. Qui font souvent le ménage ou s'occupe des personnes âgés, sans sécurité sociale et tralala et la misère qui vient avec et l'injustice et trilili et trololo. Tralala. Tatati tata. Enfin. Très bien.

(Et le tout reste si propre, si lisse, si compréhensible, si lisible, si bien raconté, qu'on se demande si on n'avait pas mieux fait d'aller à la piscine à côté de L'autre scène de Védène, faire rimes chouettes comme celle-ci et se baigner et que la vie nous échappe et la torpeur nous fasse rêver d'autre chose.)

Malte Schwind

Source : <http://insense-scenes.net/spip.php?article529>

De Meiden” : à Avignon, “Les Bonnes” de Genet vénéneuses comme jamais



Dans une pièce-polar sophistiquée, Katie Mitchell transforme la maîtresse des sœurs polonaises en un travesti. Et pousse à l'extrême l'incarnation du mépris et de la domination de la bourgeoisie à l'égard des domestiques.

Elles sont polonaises. Deux sœurs domestiques et polonaises dans le grand appartement bourgeois d'Amsterdam. Au centre de la scène, la chambre à coucher et son immense lit blanc. A droite une sorte d'entrée. A gauche ce dressing, où les deux vieilles filles aiment à rituellement revêtir les robes de leur maîtresse, à jouer à leur maîtresse – qu'elles haïssent, vénèrent et désirent – dès que s'absente celle-ci. Elles appellent ça « la cérémonie ». [Jean Genet](#) – l'auteur de ces *Bonnes* (1947) sans doute inspirées des criminelles sœurs Papin – sait les flamboyants et mortifères paradoxes des hommes et des femmes, leurs fantasmes obscurs, sordides et rédempteurs. Il qualifie sa pièce de « *conte* » qu'il conviendrait d'interpréter de manière « *furtive* ».

Perfectionnisme extrême

La Britannique [Katie Mitchell](#), 52 ans, qui a travaillé ici avec le Tonelgroep, que dirige [Ivo Van Hove](#), s'en fiche. Elle va plus méchamment encore que le poète anarchiste dans sa dénonciation de la lutte des classes comme de la manipulation des sexes. Ici la maîtresse est même un luxuriant travesti. Plus terrible encore dans son mépris pour Claire et Solange, parce qu'il est homme et femme mêlés, conjugue patriarcat et matriarcat. Dans le luxe apparemment tranquille où les deux sœurs parlent polonais entre elles – leur langue de réfugiées opprimées –, le spectacle est vénéneux. Perfectionniste extrême – on devine chaque accessoire placé au millimètre, chaque geste orchestré –, Katie Mitchell a exigé des actrices hollandaises qu'elles prononcent parfaitement le polonais et parlent néerlandais dès que débarque Madame-Monsieur. La différence de langage, perceptible comme une musique sorcière, ajoute au rituel de possession-dépossession envers la patronne. Sans les écrans vidéo qu'elle affectionne d'ordinaire, l'ordonnatrice de la cérémonie découpe ici comme en cinémascope un tragique polar politico-métaphysique, sophistiqué et dangereusement incarné, où les rêves et pauvres manigances des bonnes se cognent à l'indifférence lointaine des riches. Et où les bonnes en crèvent.

Fabienne Pascaud

Source : <http://www.telerama.fr/scenes/de-meiden-les-bonnes,160018.php>

/ critique / Des Bonnes de papier glacé



De Meiden © Jan Versweyveld

Malgré la forte présence du trio d'acteurs et quelques partis pris radicaux, Katie Mitchell enlève *Les Bonnes* dans une esthétique glam chic de magazine trop lisse et superficielle.

Seconde pièce présentée par le *Toneelgroep Amsterdam* en moins de vingt-quatre heures au Festival d'Avignon, *De Meiden* suit de près l'éblouissant *Ibsen Huis* de Simon Stone mais suscite un **avis plus mitigé**. D'un spectacle à l'autre, **on retrouve un même goût pour l'hyperréalisme et l'analyse psychologique**, une signature de l'éminente troupe néerlandaise. Katie Mitchell a abandonné la forme de théâtre filmé en direct qui l'a fait connaître en France pour proposer une facture plus classique, presque trop. Reste que le majestueux décor signé **Chloé Lamford** a tout d'un plan large de cinéma. En enfilade, un dressing, une chambre à coucher et un couloir d'entrée magnifiquement meublés, décorés, fleuris, respirent le luxe opulent et fait montre d'un clinquant de feuilleton américain qui, s'il n'est pas gratuit compte tenu que la pièce est une puissante critique de la bourgeoisie, demeure un brin outrancier.

La mise en scène se veut politique et introduit chez Genet les thèmes du genre et de l'immigration. Elle met l'accent sur la lutte des classes et les rapports de domination entre les riches et les domestiques quitte à forcer le trait. En transposant la pièce de nos jours dans un loft à Amsterdam et en faisant des deux sœurs opprimées des vulnérables immigrées polonaises dont l'une, malade, tousse et crache à répétition, **Katie Mitchell dénonce l'exploitation contemporaine des faibles dans les beaux quartiers des grandes métropoles.** A l'opposé du prolétariat précaire des bonnes, le monde de « Madame » est celui des boîtes et de la Jet-Set. Le personnage est joué par un homme travesti. L'acteur, **Thomas Cammaert**, beau comme un Dieu, apparaît juché sur des talons vertigineux et dans des tenues et des perruques extravagantes. C'est donc une lecture engagée qu'offre la metteuse en scène de la pièce mais néanmoins simpliste et souvent démonstrative.

Chris Nietvelt et **Marieke Heebink** sont d'admirables actrices mais étonnamment conduites dans un jeu outré qui ne sonne pas toujours juste. Elles n'y vont pas de main morte à s'empoigner et se violenter lorsqu'elles jouent à reproduire les relations tendues et musclées avec leur patronne. La cérémonie à laquelle elles s'adonnent s'apparente à un défouloir expiatoire de toute la violence reçue. Frôlant l'hystérie, à la fois apeurées et excitées comme des chattes aux abois, elles peuvent être hilarantes et aussitôt véritablement effrayantes, poussées dans leurs retranchements jusqu'à l'issue tragique.

Christophe Candoni

Source : <http://www.sceneweb.fr/katie-mitchell-revisite-les-bonnes-de-jean-genet/#BqOVFEDqw4EVLdWE.99>

Festival d'Avignon : les terribles cérémonies de Katie Mitchell



CRITIQUE - Dans une atmosphère oppressante à la David Lynch, l'artiste britannique met en scène *Les Bonnes* de Jean Genet avec des comédiens très talentueux du Tonnelloep Amsterdam et présente une installation vidéo à la Maison Jean-Vilar.

Une chambre un peu pompeuse, dans les blancs et beiges. Adossé au mur du fond, au milieu, un lit monumental avec ses coussins. C'est la chambre de Madame. À gauche, les penderies, avec des robes, des fourrures, des tiroirs où sont tenus les bijoux, à droite, l'ouverture sur le corridor et la porte. De nombreuses lampes, qui serviront beaucoup au théâtre des deux bonnes.

C'est le lieu de leurs cérémonies et de leur affrontement avec *Madame*, la patronne. La pièce de Jean Genet, inspirée du fait divers des sœurs Papin, est très souvent représentée. Elle l'a été, au fil du temps, de très différentes façons. Elle a parfois été jouée en travesti: ainsi Alfredo Arias incarna-t-il l'une des protagonistes, il y a quelques années.

La Britannique Katie Mitchell est l'une des plus intéressantes artistes européennes. Au théâtre, à l'opéra comme dans un domaine proche des arts plastiques, les installations vidéo notamment. Elle est une intraitable féministe et c'est au nom de son féminisme activiste qu'elle a fait les choix de distribution. Elle travaille ici avec les formidables comédiens du Tonnelloep Amsterdam (même troupe que pour *Ibsen Huis*). Si les deux sœurs, Claire et Solange, sont incarnées par deux comédiennes, Marieke Heebink (qu'on a applaudi récemment à l'Odéon dans la Medea de Simon Stone) et Chris Nietvelt, elle confie le rôle de Madame à un comédien. Et non pas pour faire de la patronne une femme encore plus autoritaire et ambivalente. Non, dans cette version, Madame n'est pas jouée par un homme. Madame est un travesti.

Une différence sociale

Cela ajoute évidemment aux séances d'habillage et de déshabillage qui sont dans la pièce originale de Jean Genet, mais, pour Katie Mitchell c'est une manière d'alourdir l'oppression subie par les deux

servantes. Une pensée un peu bizarre, car, si comme elle le dit bien, Genet défend les faibles, les rejetés de la société, les marginaux, est-ce qu'un travesti n'appartient pas à cette marge de ceux que la société tolère à peine?

Évidemment, ici, la différence est sociale. Les deux bonnes sont de pauvres immigrées venues de Pologne et, lorsqu'elles sont ensemble, ou lorsque l'émotion les submerge trop, elles parlent polonais. Madame est très riche. Lorsque la pièce commence, par leurs manœuvres, leurs lettres anonymes, Claire et Solange ont conduit à l'arrestation de Monsieur, qui risque d'être jeté en prison.

Katie Mitchell donne à la représentation une atmosphère très angoissante. Lors de la première cérémonie, lorsque l'une des sœurs se déguise en Madame, avec ses vêtements, une très longue scène dans la pièce de Genet et que Katie Mitchell fait durer, on est saisi d'une peur terrible. Si Madame les surprenait? Sons, musique, lumière, tout ajoute une angoisse à la David Lynch.

Chris Nietvelt et Marieke Heebink magistrales



C'est à ces décisions que l'on reconnaît cette très grande artiste. Avec les musiques, les éclairages, l'agitation continue des deux femmes, qui bougent, vérifient, sont comme deux insectes affolés, on est vraiment stressé...Les comédiennes sont toutes les deux magistrales. Chris Nietvelt avec une autorité tranchante, minée par des sentiments contradictoires, fascine dans son tablier de travail, son corps subtilement cassé, comme si elle avait reçu des coups toute sa vie. Marieke Heebink subjuguée par la finesse des détails de jeu dans la partition de Claire qui, ce jour-là, c'est son tour, se déguise en Madame.

Leurs voix, la manière dont elles se déplacent, tout ici fait sens, sans jamais être surjoué (ce qui est un risque avec Genet). On comprend à la fois leur désarroi profond, leur férocité, la vengeance terrible qu'elles ont ourdi, leur projet criminel. Deux victimes pourtant. En cela Katie Mitchell, qui resitue l'action à Amsterdam de nos jours, tient parfaitement le fil politique de l'oppression, tout en ne niant pas la pathologie des deux sœurs.

Leurs jeux sont interrompus par un coup de fil de Monsieur. Il est libre. Il attend Madame au club. Qu'elles le lui disent quand elle rentrera (comme dans la pièce, il n'y a pas de portables! Et pourtant on en verra un qui sert à prendre des photographies et à une confession de Solange, juste avant la fin).

Une représentation glaçante et terrible

Madame revient. Thomas Cammaert, longue perruque blonde -Madame en possède toute une collection- est impressionnant lui aussi. Il conserve sa voix grave, mâle. Il est fin et délié dans le jeu. Madame est

très ambivalente avec les deux femmes dont il ne soupçonne pas les projets criminels. Malgré quelques indices bizarres. Elles ont décidé de tuer Madame en l'empoisonnant avec une tisane bourrée de médicaments. Mais Madame n'avale pas la potion. Elles finissent par avouer que Monsieur est libre. Madame se rhabille, encore un cérémonial impressionnant et elle disparaît. Solange et Claire ont tout perdu. Elles veulent mourir, et l'on verra Claire, à nouveau déguisée en Madame, dans une scène déchirante, mourir dans les bras de sa sœur...



Katie Mitchell dirige à la perfection trois interprètes hors pair. Elle a utilisé tous les éléments de la pièce de Jean Genet, notamment ces moments où Madame devine qu'il s'est passé de drôles de choses dans sa chambre, en y découvrant un réveil, le téléphone. On a peur tout le temps. La représentation, unie, tendue, précise est glaçante et terrible. Très fidèle, en notre temps, et d'une manière très originale, à Jean Genet. Très fidèle et en même temps, Katie Mitchell et ses interprètes la renouvellent complètement.

Dans la salle, hier, pour la première, un spectateur plus attentif que les autres: Ivo van Hove, patron du Toneelgroep et très impressionné par les comédiens de *Ibsen Huis* comme des *Bonnes*. Il est sans doute en reconnaissance pour l'été prochain, aussi ; il ne l'a pas complètement démenti...

L'ultra sensible Michelle Terry

Renouveler, c'est aussi ce que fait Katie Mitchell avec *Five Truths (Cinq vérités)*, l'installation vidéo que nous vous avons signalée en parlant de la Maison Jean-Vilar. Il s'agit de cinq films, avec la même comédienne, l'ultra sensible Michelle Terry, familière du travail de Katie Mitchell. Cette dernière imagine comment cinq grandes personnalités de l'histoire du théâtre, mettraient en scène la folie et la mort d'Ophélie dans *Hamlet*. Deux écrans pour chaque metteur en scène, dans la même pièce noire. C'est vertigineux et cela donne le tournis. Constantin Stanislavski, Antonin Artaud, Bertolt Brecht, Jerzy Grotowski et Peter Brook, seul artiste encore vivant des cinq, sont ainsi «représentés». Cela passionne les spécialistes, mais c'est aussi un travail plastique, cinématographique, théâtral qui s'adresse à tous et Michelle Terry n'est jamais la même et toujours unique dans sa petite robe fleurie.

Armelle Heliot

Source : <http://www.lefigaro.fr/theatre/2017/07/17/03003-20170717ARTFIG00119-festival-d-avignon-les-terribles-ceremonies-de-katie-mitchell.php>

Festival d'Avignon : des Bonnes sans cérémonie

Habituée du festival, l'Anglaise Katie Mitchell propose une mise scène parfaitement maîtrisée de cette œuvre « brûlot » de Jean Genet, mais trop lisse, trop sage...



Les Bonnes (Jean Genet) de Katie Mitchell / Jan Versweyveld

Les Bonnes, de Jean Genet

L'Autre scène du Grand Avignon, à Védène

Habituée du festival d'Aix-en-Provence – elle y a été invitée quatre fois depuis 2012 –, l'Anglaise Katie Mitchell l'est tout autant de celui d'Avignon. C'est d'ailleurs dans la Cité des Papes qu'elle a été révélée en France, il y a six ans, avec une mémorable *Christine*, inspirée de la *Mademoiselle Julie* de Strindberg. Puis, elle revint avec *Ten Billion* de W. G. Sebald et *Die Ringe des Saturn* d'elle-même et Stephen Emmott l'année suivante, *Voyage à travers la nuit* d'après Friederike Mayröcker en 2013. Usant à chaque fois – ce qui, à l'orée des années 2010, était moins courant qu'aujourd'hui – de la vidéo filmant en gros plans les acteurs, au point d'en faire l'une de ses marques de fabrique.

La pièce s'inspire d'un fait divers

On pouvait, donc, légitimement s'attendre à ce qu'elle adopte le même procédé avec ces *Bonnes* de Jean Genet, que l'on espérait, sinon iconoclastes, du moins décapées et décapantes. Que nenni !

Écrite en 1947, la pièce s'inspire d'un fait divers qui inspirera, à son tour, Claude Chabrol pour son film *La Cérémonie* : le meurtre inexplicable de leur patronne par les sœurs Papin, deux domestiques, orphelines élevées chez les religieuses et à son service depuis sept ans.

« Une œuvre impressionnante, mais déplaisante et même souvent odieuse »

Créée par Louis Jouvet, dans la foulée, la pièce provoqua, à l'époque, un scandale. On l'a dite « malsaine ». Le célèbre critique du Figaro, Jean-Jacques Gautier, la jugea « *impressionnante, mais déplaisante et même souvent odieuse* »... *Les Bonnes* est devenue avec le temps un « classique », enseigné dans les écoles.

De fait, c'est bien tel un « classique » que Katie Mitchell met cette œuvre en scène, dans un décor de chambre d'appartement chic. Fidèle au texte, elle en respecte les mouvements, les jeux de rôles que s'imposent les servantes, jouant tour à tour, entre elles, à la servante et à la maîtresse qu'elles s'apprêtent à assassiner. C'est bon mais c'est trop peu.

Un réalisme abhorré par Genet

Nonobstant des séquences au ralenti et l'interprétation de la « maîtresse » par un travesti – perruque blonde, robe en lamé, grand manteau de fourrure –, l'ensemble ne s'écarte jamais d'un certain réalisme abhorré par Genet. Du même coup, est gommé tout ce qui fait la richesse provocatrice de son écriture. Une écriture poétique, politique et révolutionnaire parce qu'éminemment théâtrale jusqu'au cérémoniel, renouvelant l'acte de la représentation. Une écriture qui pousse à l'extrême les jeux du rituel de la scène pour faire surgir des vérités qui ne peuvent se réduire à l'actualité – en l'occurrence, comme le précise Katie Mitchell, à propos de son spectacle, l'exploitation des émigrés et sans papiers par des patrons sans scrupule.

Tragique et symbolique, vie et mort

Le propos de Genet est plus large, touchant à l'homme, la société, le trouble des relations entre le désir et l'amour, les maîtres et les esclaves, les dominants et les dominés quels qu'ils soient, sur fond, toujours, de vie et mort, objets toutes deux de fascination. C'est cette dimension, mêlant tragique et symbolique, qui manque ici.

Didier Méreuze

Source : http://www.la-croix.com/Culture/Theatre/Festival-dAvignon-Bonnes-sans-ceremonie-2017-07-17-1200863518?from_univers=lacroix

De Meiden / Les Bonnes

Créée en décembre dernier aux Pays-Bas, la mise en scène des *Bonnes*, de Jean Genet, signée par la Britannique Katie Mitchell avec le Toneelgroep Amsterdam, est reprise dans la Salle de Vedène. Une proposition qui pose la question de l'exploitation et de la discrimination économiques.



Crédit : Jan Versweyveld Légende : La metteuse en scène britannique Katie Mitchell.

Quels sont les aspects des *Bonnes* qui vous ont décidée à mettre en scène, aujourd'hui, cette pièce ?

Katie Mitchell : *Les Bonnes* est une pièce sur le pouvoir, sur la question du genre et sur la représentation. Je me sens très proche des deux premières thématiques, qui sont profondément politiques. Nous sommes à un moment de notre histoire très particulier où la haine raciale et l'intolérance prennent de l'ampleur à travers le monde. La plupart du temps, cette haine est dirigée contre les immigrants qui rejoignent nos sociétés et contre ceux qui vivent dans nos villes. C'est la raison pour laquelle j'ai eu envie de mettre en scène cette pièce de Genet. Parce qu'elle parle de cela de façon extrêmement forte.

Comment vous en êtes-vous emparée ?

K. M. : Dans *Les Bonnes*, deux domestiques sont asservies par leur employeuse, personnage appelé *Madame*. Ces bonnes ressemblent aux travailleuses et travailleurs étrangers qui, aujourd'hui, font le ménage et gardent les enfants pour de nombreuses familles de la classe moyenne européenne. En Grande-Bretagne, par exemple, ce sont les personnes venant de Pologne et plus généralement d'Europe de l'Est qui occupent ces emplois. J'ai transposé la pièce de Genet à notre époque afin de parler de ces travailleurs domestiques du XXIème siècle.

« *J'ai transposé la pièce de Genet à notre époque afin de parler de ces travailleurs domestiques du XXIème siècle.* »

Pourquoi avoir choisi de confier le rôle de *Madame* à un homme ?

K. M. : Parce que l'autre sujet fondamental de la pièce est, pour moi, le thème du genre, que j'ai tenu à explorer de façon différente. J'ai donc décidé de faire de *Madame* un travesti. Ce qui permet d'examiner

de quelles façons les représentations de la féminité sont construites par les hommes et, ensuite, de quelles façons ces constructions sont reprises par les femmes. Plutôt que de raconter l'histoire d'une femme qui asservit d'autres femmes, j'ai préféré adapter la question du genre à notre réalité contemporaine. Nous vivons dans une société patriarcale au sein de laquelle la principale oppression, si l'on parle d'économie, est générée par les hommes au détriment des femmes. Nous savons en effet tous qu'à travail égal, de manière systématique, les femmes sont moins payées que les hommes.

La question féministe fait partie intégrante de votre travail...

K. M. : Je trouve très intéressant de créer des spectacles qui éclairent les perceptions des femmes, leurs expériences, leurs idées. Cela, en croisant ces perspectives avec des univers politiques forts. Car comme beaucoup d'artistes, je cherche des sujets et des pièces qui révèlent les grandes problématiques auxquelles notre époque doit faire face.

Entretien réalisé et traduit de l'anglais par **Manuel Piolat Soleymat**

Source : <http://www.journal-laterrasse.fr/de-meiden-les-bonnes/>